

The background of the slide features two silhouetted figures standing in a doorway, looking out at a fiery, apocalyptic landscape. The figures are positioned on either side of the doorway, with their backs to the viewer. The landscape beyond the doorway is filled with intense orange and red flames, suggesting a scene of destruction or a hellish environment. The overall mood is dark and dramatic, fitting the theme of the operas listed.

Claude Debussy
The Edgar Allan Poe Operas

La Chute de la Maison Usher
The Fall of the House of Usher

Le Diable dans le Beffroi
The Devil in the Belfry

Das Göttinger Symphonie Orchester wird gefördert von



Niedersachsen

Mit freundlicher Unterstützung



A recording of Deutschlandradio Kultur

Deutschlandradio Kultur

Executive producer: Stefan Lang (Deutschlandradio Kultur), Michael Sawall (note 1 music)

Live Recording: 10 Et 11 December 2013, Stadthalle Göttingen (Germany)

Recording producer & digital editing: Marie-Josefin Melchior / Recording engineer: Stefan Haberfeld

Booklet editor & layout: Joachim Berenbold

Translations: Jason F. Ortmann (English), Sylvie Coquillat (français)

Cover picture: Lyoudmila Milanova

Artist pictures: Marco Borggreve (Christoph-Mathias Mueller), Frank Stefan Kimmel (GSO), Melissa Carpenter (William Dazeley), privat (Eugene Villanueva), privat (Michael Dries), Ursula Lindenbauer (Virgil Hartinger), Nan Zi (Lin Lin Fan)

© 2013 Deutschlandradio

© 2016 Deutschlandradio / note 1 music gmbh

CD manufactured in The Netherlands

Claude Debussy

The Edgar Allan Poe Operas

completed and orchestrated by Robert Orledge

La Chute de la Maison Usher

after the short story *The Fall of the House of Usher* by Edgar Allan Poe (1839/1840)
libretto by Claude Debussy (1910, revision 1915/16)

Roderick Usher **William Dazeley** (baritone)

L'ami de Roderick **Eugene Villanueva** (baritone)

Le Médecin **Virgil Hartinger** (tenor)

Lady Madeline **Lin Lin Fan** (soprano)

Le Diable dans le Beffroi

after the short story *The Devil in the Belfry* by Edgar Allan Poe (1839)
scenario by Claude Debussy (1903)

Le Bourgmestre **Eugene Villanueva** (baritone)

Jeannette **Lin Lin Fan** (soprano)

Le Haute-sonneur **Michael Dries** (bass)

Jean **Virgil Hartinger** (tenor)

Kammerchor St. Jacobi Göttingen

Göttinger Symphonie Orchester

Christoph-Mathias Mueller

direction

La Chute de la Maison Usher

1	Prélude	1:14
Scène 1		
2	Dans la plus verte... <i>Lady Madeline</i>	2:49
3	Qui êtes-vous?... <i>Le Médecin, L'ami</i>	1:56
4	Cet homme est le dernier... <i>Le Médecin, L'ami</i>	1:50
5	Et sa soeur... <i>L'ami, Le Médecin</i>	2:52
6	Ah! Pourquoi ne veut elle pas... <i>Le Médecin, L'ami</i>	0:36
Scène 2		
7	Madeline... <i>Roderick</i>	2:37
8	Vieilles pierres... <i>Roderick</i>	3:32
9	Ah! J'ai soif de vivre... <i>Roderick</i>	2:34
10	Serait-ce toi... <i>Roderick</i>	2:46
11	Ne vous effrayez pas... <i>Le Médecin, L'ami, Roderick</i>	1:44
12	Des flambeaux... <i>Roderick, L'ami</i>	3:19
13	Voyons, Roderick... <i>L'ami, Roderick</i>	2:14
14	Les vieilles pierres étincelaient... <i>Roderick, L'ami</i>	4:13
15	Roderick! Roderick!... <i>L'ami, Roderick, Le Médecin</i>	5:05
16	Laissez-moi vous donner un conseil... <i>Le Médecin, L'ami</i>	1:39
17	Dans la plus verte de nos vallées... <i>Roderick, L'ami</i>	2:42
18	Je sais qu'elle est trop frêle... <i>Roderick, L'ami</i>	1:17
19	Tenez, j'ai trouvé cet antique... <i>Roderick, L'ami</i>	2:02
20	Mais craignant la tempête... <i>L'ami, Roderick</i>	1:35
21	Vous n'entendez pas?... <i>Roderick</i>	1:21
22	La voyez-vous?... <i>Roderick</i>	1:47

Le Diable dans le Beffroi

Premier Tableau		
1	<i>Prélude</i>	0:41
2	Ahem!... <i>Bourgmestre</i>	1:19
3	Savez-vous planter... <i>Les Enfants</i>	1:18
4	<i>Valse des tulipes</i>	0:51
5	<i>Polka</i>	1:09
6	Ah, Jeannette... <i>Bourgmestre, Jeannette</i>	1:11
7	Bonjour, monsieur le haut-sonneur... <i>Bourgmestre, Haute-sonneur</i>	1:53
8	C'est la grande tradition... <i>Bourgmestre, Haute-sonneur</i>	1:31
9	Bonjour Jeannette... <i>Jean, Jeannette</i>	3:26
10	Allez, il faut nous préparer... <i>Haut-sonneur, Jean</i>	2:41
11	Un... deux... trois... <i>Les Villageois</i>	1:01
12	Le Diable! C'est le Diable!... <i>Haut-sonneur, Bourgmestre, Jean</i>	2:19
13	<i>Le Diable mime avec un solo violon de l'orchestre.</i> (solo violon: Natalie Kundirenko)	1:58
Deuxième Tableau		
14	<i>Interlude</i>	2:16
15	<i>Tarantelle</i>	1:01
16	Ma tête tourne... <i>Les Villageois, Haute-sonneur</i>	1:36
17	La, la, la... <i>Jeannette, Jean</i>	1:52
18	Holà! Holà! Holà!... <i>Les Villageois, Bourgmestre</i>	1:37
19	Holà! Holà! Holà!... <i>Les Villageois, Jean, Bourgmestre</i>	2:07
20	Mon Dieu, sauve-nous... <i>Jean</i>	1:55
21	Un... deux... trois... <i>Les Villageois</i>	0:39
22	Savez-vous planter... <i>Les Enfants</i>	2:23

Claude Debussy dramaturge musical

Un enregistrement radiophonique des reconstitutions d'œuvres pour violon et orchestre de Claude Debussy ont provoqué mon intérêt pour le travail de Robert Orledge. Toute spéculation mise à part, je notai aussitôt la justesse de ton et la beauté de l'orchestration. Après un premier contact avec Robert Orledge, c'est un échange vivant et chaleureux qui s'instaura, au terme duquel je décidai de tenter à Göttingen la création dans le contexte original des deux brefs opéras de Debussy sur des textes d'Edgar Allan Poe qui m'avaient toujours fasciné.

La production concertante se trouva enrichie d'une installation vidéo de Lyoudmila Milanova qui ne se contentait pas d'illustrer la musique mais l'étayait par une interprétation très imaginative. Les deux représentations furent des moments exceptionnels pour les exécutants et pour le public.

Je remercie vivement Robert Orledge, tous les acteurs musicaux, Lyoudmila Milanova, le bureau de l'orchestre, Ullrich Bohn, Stefan Lang de Deutschlandradio Kultur et Michael Sawall de Note 1 pour leur soutien.

I became aware of Robert Orledge's work through a radio broadcast of his reconstructions of pieces for violin and orchestra by Claude Debussy. Despite the speculative nature of these reconstructions, I immediately noticed the "right" sound world and the beautiful orchestration. After a lively and cordial exchange with Robert Orledge, I decided to venture the world premiere of two short operas in their originally intended context by Claude Debussy, with fascinating texts by Edgar Allan Poe, in Göttingen.

The concert performance was enriched by a video installation by Lyoudmila Milanova, who not only illustrated the music, but also interpreted it imaginatively. Both performances were a truly exceptional experience for all participants as well as the audience.

My many thanks go to Robert Orledge, all the music collaborators, Lyoudmila Milanova, the orchestra administration, Ullrich Bohn, Stefan Lang (Deutschlandradio Kultur), and Michael Sawall (Note 1) for their great support.

Auf die Arbeit von Robert Orledge wurde ich durch einen Radiomitschnitt seiner Rekonstruktionen von Werken für Violine und Orchester von Claude Debussy aufmerksam. Bei aller Spekulation fiel mir sofort der „richtige“ Tonfall und die schöne Orchestration auf. Nach der Kontaktaufnahme mit Robert Orledge entspann sich ein reger und herzlicher Austausch, an dessen Ende mein Entschluss stand, die Uraufführung im originalen Kontext der beiden Kurzopern von Debussy über die mich immer faszinierenden Texte von Edgar Allan Poe in Göttingen zu wagen.

Die konzertante Produktion wurde durch eine Videoinstallation von Lyoudmila Milanova, die die Musik nicht nur illustrierte, sondern auch fantasievoll interpretierte, bereichert. Beide Konzertabende wurden zu einem außergewöhnlichen Erlebnis für alle Beteiligten und das Publikum.

Mein großer Dank gilt Robert Orledge, allen musikalischen Mitstreitern, Lyoudmila Milanova, dem Orchesterbüro, Ullrich Bohn, Stefan Lang von Deutschlandradio Kultur und Michael Sawall von Note 1 für die große Unterstützung.

Christoph-Mathias Mueller

Claude Debussy est admiré comme coloriste, alchimiste des sons. Le pianiste Walter Gieseking, l'un des interprètes majeurs de Debussy au cours de la première moitié du 20^{ème} siècle, juge que « dans la musique de Debussy, l'harmonie avec les forces vitales et naturelles est sensible dans le sens de l'accord avec la nature ». Pierre Boulez situe la position de Debussy dans l'histoire de la musique « au seuil de la Nouvelle Musique » et lui attribue « des forces séductrices d'un charme irrésistible ». Mais ces forces ne sont pas liées en première ligne au théâtre musical. L'opéra de Debussy *Pelléas et Mélisande* créé en 1902 est considéré comme un chef-d'œuvre très particulier, mais toutefois isolé. Le rapport du compositeur à l'opéra n'était pourtant pas aussi distant que ce que la restriction à un ouvrage unique pourrait laisser supposer. Car cet opéra n'est pas un cas isolé dans son œuvre créatrice.

Comme beaucoup de ses contemporains français, Debussy fut un wagnérien ardent à ses débuts musicaux. Mais il se distancie par contre clairement de la production lyrique de son pays. Le 15 mai 1901, il écrit dans *La Revue blanche* : « Tout le monde connaît, au moins de réputation, le théâtre national de l'Opéra. J'ai eu le regret de constater qu'il n'avait pas changé : pour le passant mal prévenu, ça ressemble toujours à une gare de chemin de fer ; une fois entré, c'est à s'y méprendre une salle de bains turcs. On continue à y faire un singulier bruit que des gens qui ont payé pour cela appellent de la musique ... il ne faut pas les croire tout à fait. » En relation avec l'opéra *Les Barbares* de Camille Saint-Saëns, il fait par l'intermédiaire de Monsieur Croche,

le critique musical qu'il a créé, une critique mordante de la mode lyrique de l'époque. « Dans tout cela une recherche pénible de l'effet, suggérée par un texte où il y a des mots pour la banlieue et des situations qui naturellement rendent la musique ridicule. La mimique des chanteurs, la mise en scène pour boîte à sardines dont le théâtre de l'Opéra garde farouchement la tradition, achève le spectacle et tout espoir d'art. »

Une situation donc qui peut avoir motivé l'abstinence de Debussy en matière d'opéra. Mais s'il avait réalisé tous ses projets musicaux dramatiques, dont plusieurs avaient clairement dépassé le simple stade de l'ébauche, nous aurions aujourd'hui une idée plus précise de son rapport à l'opéra. Bien avant *Pelléas et Mélisande*, Debussy travaille de 1890 à 1893 à un opéra en trois actes, *Rodrigue et Chimène*, dont la version reconstituée a été représentée en 1993.

Deux autres projets d'opéra doivent être datés de 1902 et 1908 et reposent sur des nouvelles de l'écrivain américain Edgar Allan Poe. *Le Diable dans le Beffroi* est le titre de la nouvelle à laquelle se consacre Debussy de 1902 à 1911, intitulée en sous-titre « conte musical » qui comprend deux tableaux. Le titre anglais original est *The Devil in the Belfry*. *La Chute de la Maison Usher* est le projet d'opéra de 1908 que Debussy ne cessa de reprendre pendant neuf années environ et dont le titre original est *The Fall of the House of Usher*. Debussy avait commencé à travailler sur le sujet Usher dès la fin des années 1880. A l'époque il avait en tête un poème symphonique sur le sujet.

En dehors des deux nouvelles de Poe, Debussy travaille aussi au projet de mettre le roman de Tristan en musique. Le biographe de Debussy Léon Vallas fait état d'annonces dans des journaux parisiens en août 1907, voulant que l'histoire de Tristan par Debussy soit pratiquement achevée si bien qu'elle pourrait être représentée en 1908 à l'Opéra-Comique. Mais selon Vallas, il devrait s'agir d'un malentendu : « Il n'y avait eu que des conversations entre Debussy et Gabriel Mourey, qui voulait tirer un drame nouveau de l'adaptation moderne de *Tristan et Yseult* par Joseph Bédier. » Le projet avait déjà pris forme. Ce devait être « un drame épique, descriptif, anecdotique, tour à tour tragique et facétieux », comme le décrit Vallas. Mais rien de tout cela n'a vu le jour, à l'exception d'une esquisse mélodique de douze mesures que Debussy joint en août 1907 à une lettre et l'appelle pour plaisanter l'un des 363 thèmes du roman de Tristan.

Il existe en outre quelques musiques de scène de Debussy : les *Chansons de Bilitis* de Pierre Louÿs, qui furent jouées en version scénique en 1901 lors d'une représentation privée, une musique sur *King Lear* de Shakespeare (1904) et la musique créée en 1911 du *Martyre de Saint Sébastien* de Gabriele D'Annunzio – un « mystère » en cinq actes, la musique de Debussy durant une heure tandis que le texte en dure quatre. Une autre musique de scène est la pièce bien connue pour flûte solo *Syrinx* de l'an 1913. Elle servit d'intermède à *Psyché* de Gabriel Mourey.

Debussy commence à travailler sur le *Diable dans le Beffroi* de Poe un mois à peine après la première de *Pelléas et Mélisande*. Il élabore le scénario en 1903 sur la base de la traduction de Baudelaire de la nouvelle. Il note ses idées musicales sous forme d'esquisses. Mais de nouveaux projets viennent sans cesse entraver la poursuite

conséquente du travail. Il travaille tout d'abord à la pièce orchestrale *La Mer*, puis au ballet *Khamma* et au *Martyre de Saint Sébastien*. Il ne réalise que quelques mesures de la musique pour l'opéra. Thomas Kabisch remarque à ce propos : « [La musique] prévoit un diable qui ne fait que siffler et jouer du violon. Le premier tableau destiné en priorité aux instruments devait comporter une « gigue fantastique » dont la caractérisation par Debussy rappelle les *Images pour orchestre*. La seconde partie prévoyait par contre des parties chorales solistes. On reconnaît dans la conception comme dans les détails une parenté à *L'Histoire du soldat* et à *Pulcinella* de Stravinski ».

Alors qu'il ne reste que quelques ébauches du *Diable dans le Beffroi*, les contours musicaux de l'opéra *La Chute de la Maison Usher* sont un peu plus dessinés. Debussy s'est manifestement confronté avec intensité au sujet, ce dont témoignent pas moins de trois versions différentes du livret. L'élaboration musicale repose surtout sur la troisième version du livret (1915/16). Kabisch souligne la note de Debussy sur le mot « la peur ». À côté de ce mot, Debussy note les abréviations « c.a./alt.s.l.t./cym », à savoir cor anglais, altos sur la touche et cymbale. Kabisch note à ce propos : « Ce lien tel une devise du mot d'ordre central à une indication d'instrumentation est d'autant plus remarquable que Debussy [...] ne pensait pas en « couleurs orchestrales » mais considérait la composition comme le moteur de la sonorité musicale ». Une des ébauches conservées contient le monologue de Roderick, le dernier rejeton des Usher, une seconde un chant de sa sœur enterrée vivante Madeline (*Le Palais hanté*).

Alors que Debussy travaille au monologue de Roderick, il écrit à son éditeur Durand : « C'est triste à faire pleurer les

pierres sur le moral des neurasthéniques. Ça sent le mois d'une façon charmante et ça s'obtient en mélangeant les sons graves du hautbois aux sons harmoniques des violons (Breveté Sans Garantie Du Gouvernement). Ne parlez de cela à personne, car j'y tiens beaucoup. » Tandis qu'il doit en fait continuer à travailler sur *La Mer*, il se consacre à ses projets Poe et avoue à Durand : « [...] ces temps derniers, m'étant laissé aller à ne plus guère m'occuper que de Roderick Usher et du Diable dans le beffroi. [...] Je m'endors avec eux et, à mon réveil, retrouve la sombre mélancolie de l'un, ou le ricanement de l'autre ! » (21 septembre 1909).

En 1915, six ans plus tard, Debussy est déjà marqué par le cancer qui finira par l'emporter. À partir de décembre 1915, il n'est, comme le décrit Vallas, « plus guère qu'un malade aux mains des médecins et des chirurgiens. En dépit des opérations et des traitements au radium, il souffre sans cesse, il s'affaiblit. » Debussy note : « J'allais mettre au point – ou quelque chose d'approchant – La Chute de la Maison Usher, la maladie a soufflé sur mon espoir [...] J'accepte mal ce tournant et de la destinée ! et je souffle comme un damné ! »

Le musicologue anglais Robert Orledge (*1948) a reconstitué les ébauches d'opéra de Debussy. De 1991 à 2002, il était musicologue à l'Université de Liverpool et il est un exégète de la musique française du début du 20^{ème} siècle. Il a rédigé sa thèse sur le compositeur alsacien Charles Koechlin (1867–1950). Il a aussi écrit des livres sur Gabriel

Fauré, Debussy et le théâtre ainsi que sur Erik Satie. Depuis son départ à la retraite en 2004, il s'est consacré à titre de « musicologue créatif » à compléter les ouvrages inachevés de Debussy. En font partie *La Chute de la Maison Usher*, représenté pour la première lors du Festival de Bregenz le 7 août 2006, le ballet *No-ja-li ou Le Palais de Silence*, représenté pour la première fois le 8 mai 2006 à Los Angeles, *Fêtes galantes* et *La Saulaie*, représentés pour la première fois le 24 avril 2013 à l'University of Maryland, sans compter d'autres pièces orchestrales et l'opéra de Poe *Le Diable dans le Beffroi*, représenté le 28 février 2012 à Montréal sous la direction de Paolo Bellomio.

Lorsqu'en 1908, *Pelléas et Mélisande* de Debussy remporta un grand succès lors de sa première américaine au Manhattan Opera House de New York, le Metropolitan Opera se hâta de commander un deuxième opéra au maestro français. Debussy garantit à l'opéra la première des deux opéras de Poe. Il avait donc l'intention manifeste de les achever. Le compositeur se fit ici confirmer par contrat que les deux ouvrages ne devaient être représentés qu'ensemble le même soir, donc que la sombre mélancolie devait faire contrepoids au ricanement. Les œuvres complétées par Robert Orledge n'ont jamais été données sous cette forme voulue par le compositeur. La production avec le Göttinger Symphonie Orchester est donc dans cette mesure une création mondiale : selon la volonté de Debussy, les deux opéras auraient dû être représentés ensemble au Metropolitan Opera de New York.

Michael Schäfer

La Chute de la Maison Usher

PERSONNAGES

Roderick Usher. *À 35 ans, la figure ravagée par l'angoisse – il ressemble un peu à E. A. Poe – malgré le désordre de son costume, on sent qu'il y fait attention. Haute cravate vert-forcé.*

L'ami de Roderick. *Plus âgé que Roderick, aux allures simples de « gentleman farmer ». Vêtements de velours cotelé (marron), hautes bottes molles.*

Le Médecin. *N'a pas d'âge appréciable. Ses cheveux sont roux mêlés de fils d'argent, son regard brille à travers de larges lunettes. Sa voix chuchotante, son allure inquiète ; il semble toujours craindre qu'il n'y est quelqu'un derrière lui, en habit noir – de l'époque.*

Lady Madeline. *Très jeune, longue robe blanche. Costumes de l'époque de Romantisme anglais.*

1 Prélude

La chambre de Roderick Usher. Grande pièce au plafond arrondi en voûte. Fenêtres longues et étroites à assez grande distance d'un plancher de chêne. Murs tapissés de sombres « verdure ». À gauche, une haute cheminée où brûle un feu dont les lueurs projettent de rouges reflets. Dans un pan coupé, également à gauche, une grande porte aux panneaux d'ébène. Ameublement extravagant qui, malgré son ancienne et véridique beauté est d'un aspect incommode et délabré. Des livres, des instruments de musique anciens gisent éparpillés ça et là. Au fond, une porte fenêtre à laquelle on accède par trois marches, s'ouvre sur un parc borné par un étang aux eaux croupies. C'est la fin du jour. De gros nuages sombres passent au-dessus du feuillage presque noir de hauts cyprès, sur un ciel de plomb.

SCÈNE 1

Au lever du rideau, la chambre est vide. Une lampe placée près d'un large divan éclaire seule la scène. On entend une voix lointaine et malade – c'est la voix de Lady Madeline. On la verra traverser la scène et disparaître vers la gauche.

2 Lady Madeline :

« Dans la plus verte de nos vallées
Par de bons anges habitée
Jadis un palais merveilleux dressait son front,
C'était dans les domaines du monarque Pensée.
Jamais Séraphin ne déploya son aile
Sur un palais à moitié aussi beau... »

Presque aussitôt, l'ami de Roderick Usher, précédé par un domestique, entre par la porte fenêtre. Le Médecin est entré furtivement par une porte basse dissimulée sous la tapisserie.

3 Le Médecin : Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ? Ne vous a-t-on pas dit que personne n'a le droit d'entrer dans cette chambre ?

L'ami : Roderick m'a écrit, sa lettre, follement pressante ne permet aucun retard. Je suis son seul ami, je vous en prie.

Le Médecin : Ah ! Oui ! Je sais... Voyez en moi, son médecin dévoué, depuis longtemps. *(Ils se saluent froidement.)*

ment.) J'eus même le triste honneur d'assister sa mère à ses derniers instants. Quelle fin misérable !

L'ami : Il réclame instamment ma présence, il dit en espérer un peu de joie, quelque soulagement à d'intolérables souffrances... C'est l'appel suppliant d'un cœur qui se débat contre on ne sait quelle terreur.

Le Médecin : Hélas ! Il n'y a plus rien à faire.

4 Cet homme est le dernier d'une race orgueilleuse et hautaine, que la transmission constante du même sang devait fatalement épuiser. Presque tous furent des malades, des maniaques adonnés à de bizarres sciences. Des fous, cher Monsieur, des fous croyez-moi !

L'ami : Je n'ai trouvé en Roderick qu'une âme éprise d'art, de beauté...

Le Médecin : Si vous voulez... Ce n'est d'ailleurs que la même recherche du bizarre, du biscornu, il ne pouvait y échapper. Vous le verrez... quoique jeune encore, son âme désordonnée a déjà usé son faible corps. Vous verrez, ce front aux tempes trop larges, portant la marque des griffes de la folie ; allez ! Ce n'est plus maintenant, qu'un instrument aux ordres de la peur.

5 L'ami : Et sa soeur, Lady Madeline ? Je sais qu'ils ne se sont jamais quittés, que leur tendresse est grande...

Le Médecin : On voit peu, Lady Madeline, que vous importe t'elle ?

L'ami : Vos manières sont étranges, et je ne vous comprends pas ; veuillez me répondre !

Le Médecin : Écoutez... Lady Madeline est le doux commentaire de votre étrange ami. Elle est si faible, si fragile ! Les pierres maléfiques de la Maison Usher ont fixé son destin. Peu à peu, elles ont figé son pauvre

sourire, ses yeux si doux. Lady Madeline s'en ira comme les autres, plus vite que les autres, peut-être ? Et puis, c'est sa faute à lui, ce n'est pas ainsi que l'on aime une soeur...

L'ami : Que voulez-vous dire ?

Le Médecin : Je sais !... Si vous pouviez entendre cette voix qui semble venir de plus loin qu'elle-même. Souvent il lui fait chanter des musiques à damner les anges ! C'est incompréhensible et dangereux. Une femme n'est pas un luth, après tout... mais il ne veut rien voir. Il ne sent pas que c'est son âme à elle qui s'en va avec le chant.

6 Ah ! Pourquoi ne veut elle pas m'écouter ? J'ai tout fait pour l'avertir, tout tenté... Elle est si belle.

L'ami : Quel délire vous prend ? Menez-moi vers Roderick...

Le Médecin : Écoutez, le voici... ne vous montrez pas encore.

SCÈNE 2

Entre Roderick Usher les vêtements en désordre. Il regarde fixement devant lui, et pourtant ses yeux semblent ne pas voir. Ses gestes sont brusques et saccadés, sa voix rauque.

7 Roderick : Madeline, Madeline... tout à l'heure je dormais... mais j'ai entendu. Sa voix m'a réveillé. Sa voix, c'était sa voix... il n'en est pas d'autre dans le monde. C'était sa voix, j'en suis sûr. Où est-elle ? Ah ! Je ne peux plus, je ne veux plus... Non ! Pas cela... ne plus voir cela ! Toujours s'endormir dans la fièvre pour se réveiller dans l'angoisse. Tourments sans fin, sans fin, sans fin !

Il va s'appuyer près d'une fenêtre.

8 Vieilles pierres, pierres blafardes ! Qu'avez-vous fait de moi ? Du jour qui s'en va au jour qui revient, je vous appartiens. Mes pensées me rongent comme vous les pluies d'hiver. Vieilles pierres, pourquoi ce châtement à des fautes que je n'ai pas commises ? Qu'ai-je donc fait ? Pierres mauvaises, vous pesiez déjà, déjà sur mon enfance. Si parfois s'en échappait la joie d'un éclat de rire. Vous m'en punissiez. Pourquoi ne puis-je vivre comme les autres ? Vous n'avez pas entendu mes sanglots, vous n'en avez pas eu aucune pitié ! Pierres mauvaises, vos figures blêmes glaçaient mes ombres froides. Pourtant, le jour où ma mère mourut, j'ai ri... Oui ! J'ai osé rire ! Vous n'avez pas compris cette joie étrange de la voir enfin délivrée de notre odieux sortilège... Vos mains d'ombre ont tissé sans relâche, ce lourd manteau verdâtre qui s'étend comme une lèpre hideuse.

9 Ah ! J'ai soif de vivre... J'ai soif de lumière le soleil ne pénètre ici que pour y mourir... Laissez-moi partir, ne me retendez pas encore... Non ! Non ! Taisez vous, je ne veux plus entendre votre plainte, plainte sanglottante de tous ceux qui sont venus mourir ici, attires par vous, pierres de deuil... « Reste ! Reste ! Meurs ici... » Taisez-vous, j'obéirai. Il fait froid, le brouillard monte... Qu'y a-t'il là-bas près des joncs grisâtres ? Quelqu'oiseau perdu ? Voici qu'il traverse le brouillard en l'agitant comme une main funèbre... ses ailes battent, comme si c'était la respiration du temps. Ah ! Je te reconnais... tu étais là quand ma mère me donna son dernier baiser. Que veux-tu aujourd'hui ? Quel tribut de mort viens-tu réclamer ?

10 Serait-ce toi, Madeline ? Soeur trop aimée, seul compagnon de ma vie. Ah ! Ses lèvres sur mon front comme un parfum qui rafraîchit... Ses lèvres qui tentent

comme un fruit inconnu où ma bouche n'a jamais osé mordre ! Ne sais-tu pas, oiseau de malheur, que si tu me la prends, plus rien ne me reste ! Ne sais-tu pas qu'elle est ma seule raison de ne point mourir ! Ah ! Vieux murs ! N'aurez vous pas pitié ? Entourez moi ! Montez autour de moi une marée de pierres... Défendez-moi ! Que je n'entends plus ce sinistre bruit... Ne laissez pas entrer les ailes de la mort... Entendez-vous ? Entendez-vous ? Elles viennent. Elles viennent sur moi ! Les ailes noires !... Je n'y crois plus... J'ai peur... J'ai peur !

L'ami que retient en vain le Médecin se précipite vers Roderick.

11 Le Médecin : Ne vous effrayez pas, je l'ai souvent trouvé ainsi... Il n'est pas sans danger de l'éveiller en ce moment. Croyez-moi, nous n'y pouvons rien.

L'ami : Allez-vous-en !

Le Médecin, après un geste d'ironique commisération se retire par la porte fenêtre.

Roderick ! Roderick ! Mon ami...

Roderick ouvre les yeux, regarde la porte noire, puis son ami penché sur lui, se lève sans effort apparent.

Roderick : Vous... c'est vous ! (Ils se jettent dans les bras, l'un de l'autre.) J'avais tant besoin de vous voir !

Roderick prend une attitude d'emphatique cordialité, purement automatique, car il redeviendra vive et indolent alternativement.

Soyez le bienvenu dans la vieille Maison Usher. Excusez-moi, j'aurais dû aller à votre rencontre, les chemins sont mauvais, peu connus, et vous n'auriez trouvé personne pour vous guider ; les gens ont peur de cette maison...

12 Des flambeaux... allumons les flambeaux... C'est à peine si je vous vois !

L'ami : Cher Roderick... Je n'ai besoin de personne, Dieu merci ! Et maintenant, faites ce qu'il vous plaira d'une vieille amitié, toute dévouée. Vous souvenez vous ?

Roderick : C'est vrai, nous avons joué, travaillé ensemble. Vous aviez su comprendre et aimer l'enfant qui déjà ne savait que rêver ! Vous aviez su pardonner aux trop brusques écarts d'un caractère fantasque hélas ! Irré-solue.

L'ami : Roderick, que dites vous là ?

Roderick : Vous revoir, me fait penser aux événements qui ont dirigés ma vie que de jours, mornes et lents où j'assistais, impuissant témoin, à la double ruine de ma maison et de moi-même... Cette maison où l'on dirait que pas un être n'a osé remuer ! E d'où la joie s'en est allée, comme s'en est éteinte l'antique splendeur...

Il frissonne en cherchant nerveusement à réparer la désordre de sa tenue.

L'ami : Qu'avez vous ?

Roderick : Ce soir j'ai trop respire le brouillard qui monte de l'étang, à en croire le payans : il est funeste... Peut-être ont-ils raison ? (à l'ami qui a fermée la fenêtre) Merci, cela va mieux. Pardonnez-moi de vous avoir demandé de venir partager tant de tristesse. Vous êtes mon ami, mon seul ami, je ne l'ai point oublié. On n'oublie rien ici ! Regardez-moi – regardez ce que le souvenir a fait de moi, j'ai l'air d'un vieillard !

13 L'ami : Voyons, Roderick, vous êtes jeune, vous pouvez encore échapper à ce qui vous entoure. Partez ; de nouveaux paysages peu vent changer vos pensées. Si la joie a déserté votre maison, ne la croyez pas à jamais disparue. Ayez la force de la retrouver : Elle vous attend dans quelque coin du monde en robe de fête, les bras chargés de caresses, comme une mère long temps privée de son enfant. Partez ! Partez !...

Roderick : Croyez-vous donc que je n'ai jamais essayé ? J'étais seul, las de souffrir. Las d'attendre une mort trop patiente... La fièvre coulait dans mes veines comme un

feu subtil, mettant en moi le courage d'une résolution maintes fois caressée... Alors, blême comme un voleur, les jambes brisées par la crainte, je m'en fuis... A peine avais je franchi le seuil qu'une invincible force me contraignit à me retourner.

14 Les vieilles pierres étincelaient ainsi que d'innombrables regards chargés de reproches. Elles regardaient cette fuite... j'entendais leurs voix persuasives et tyranniques : « Reste ! Reste ! Nulle pierre dans le monde ne bercera plus doucement ton dernier sommeil... Reste ! Reste ! Meurs ici... » Plus jamais je n'ai osé les quitter.

L'ami : C'est la fièvre qui vous donnait le singulier pouvoir de les entendre. Lors que vous serez bien, vous oublierez bien vite...

Roderick : Taisez-vous, si vous m'aimez... Oh ! Ne pouvez-vous me comprendre ? Ce n'est pas en vain que mes ancêtres souffrirent, aimèrent dans cette maison ! Par eux, par la trace légère ou profonde qu'ils y laissèrent se former lentement l'âme dominatrice des pierres qui, depuis des siècles, sembleavoir dirigé nos destinées, et à laquelle moi, dernier de la race, il fallait que j'obéisse ! Qui pourrait imaginer ce qu'elle apporta de terreur, sans cesse accrue, du moindre événement de l'incident le plus vulgaire ? Sentez cette atmosphère de chagrin. Cette mélancolie âpre qui a eu raison de couers mieux trempés que le mien ! Regardez cette déchirure, à peine visible. Depuis longtemps j'observe son travail obstiné qui, traçant sa route à travers les murs, va maintenant se perdre dans les eaux de l'étang. Eh ! Bien ! C'est la plaie secrète que creuse mon coeur, et par laquelle s'en iront à la fois ma vie et ma raison !

15 L'ami : Roderick ! Roderick !

Roderick : C'est aussi par elle qu'est entré la peur. Ah ! Ne rencontrez jamais ce spectre livide ! Ce compagnon de nuits sans sommeil... Il n'existe pas des tortures pareilles. Des mains vous prennent par la nuque ; vous traînent à travers l'Invisible ! Lutte affreuse ; lutte sourde dans les plaines ténébres d'où l'on revient les membres brisés... Un jour viendra... où plus rien ne me défendra, pas même ma triste soeur, pauvre Madeline ! Je ne pourrai plus, je mourrai de cette plaie, je mourrai de cette lutte. Je mourrai du passé de la Maison Usher !

Il sanglote désespérément.

L'ami : Oh ! Ne pleurez pas... N'écoutez pas le conseil de ceux qui ne sont plus...

Roderick : Eux seuls savent pourtant que je ne peux plus vivre...

Il sort comme un fou par la petite porte.

L'ami : Roderick, où allez-vous ? Il ne faut pas...

Le Médecin : *(Survenant par la porte-fenêtre ; il reste sur le seuil.)* Laissez-le... Venez ici. Ce que je craignais est arrivé, je vous l'avais bien dit.

L'ami : Quoi ! Vous ne voulez pas dire...

Le Médecin : Si, elle est morte...

L'ami : Lady Madeline ?

Le Médecin : Oui !

L'ami : Où est elle ?

Le Médecin : Ici... *(il désigne le milieu du plancher)* Elle est rentrée tout à l'heure de sa promenade habituelle... Nous l'avons trouvée étendue devant l'escalier qui monte à sa chambre. Hélas ! Morte. Nous l'avons transporté dans un caveau, qui, étrange hasard, donné exactement sous le plancher de cette chambre.

L'ami : Pourquoi tant de hâte ?

Le Médecin : Il fallait agir vite... songe à ce qui aurait pu se passer si Roderick avait pu la voir ? Sa folle aurait-elle su respecter la mort ?

L'ami : Croyez-vous l'avoir respectée vous-même ? Par quel droit agissez-vous ainsi ?

Le Médecin : Que vous importe ! Pour arriver à ce caveau il faut traverser un long vestibule dont le paroi sont revêtues de cuivre. La porte fer massif est difficile à remuer sans bruit. À chaque grincement, je craignais qu'il ne survienne.

L'ami : Il faudra pourtant que Roderick apprenne...

Le Médecin : Je sais... Attendons... il sera toujours temps... Attendons !

16 Laissez-moi vous donner un conseil, cher Monsieur, quittez cette maison... L'air qu'on y respire est mauvais pour un homme comme vous ; d'ailleurs vous auriez pu le constater, votre dévouement est inutile. Partez avant que ce sombre maniaque n'ai fait une victime de plus... Venez !

L'ami : La mort inexplicable de sa soeur va le laisser encore plus seul, je ne puis l'abandonner !

Le Médecin : Oh ! Vous m'oubliez... Je l'assisterai comme les autres... J'espère encore avoir ma récompense...

L'ami : Il me semble l'entendre... Laissez-moi.

Le Médecin : Soit... mais rappelez vous ! Si vous parlez, vous achèvez celui-là, le dernier des Usher ! Antique râce, pauvre râce...

Il sort. Roderick entre, il tient un volume entre ses mains. Il chante, à voix très basse, la mélodie que chantait Lady Madeline au commencement de l'acte. La calme de son allure est inquiétant.

17 Roderick : « Dans la plus verte de nos vallées... Par

de bons anges habitée... » C'est ainsi qu'elle chante... Comme sa voix est en moi ! *(se tournant vers son ami)* Ah ! Vous êtes là... N'avez-vous pas rencontré Lady Madeline en venant ici ? Quoique très faible, elle se promène souvent dans ce parc, malgré ma défense, près de l'étang miroir d'eau poli qui attire mystérieusement le regard.

L'ami : Votre médecin vient justement...

Roderick : Le médecin dévoué de la famille Usher. Ah ! Ha ! Il croit que je ne vois rien... Il me croit tout à fait fou... Il voudrait que je meure, et me surveille comme un corbeau avide. Il attend.

L'ami : Que supposez-vous ?

Roderick : Je crois qu'il ose aimer Madeline, aimer Madeline... lui, ce fossoyeur ! Vous êtes sûr de ne pas l'avoir rencontrée ? Peut-être l'avez-vous trouvée très malade et craignez-vous de me le dire ?

18 Je sais qu'elle est trop frêle, qu'elle ne veut plus voir personne. Quand elle chante, l'ombre s'illumine, un parfum plus fort, plus durable que celui des fleurs monte avec le chant. Et les anges de la mort, un doigt sur leurs lèvres, se retirent émerveillés. Voyons, vous avez dû la voir.

L'ami : Pourquoi ne vous l'aurais-je pas dit ?

Roderick : C'est vrai, vous avez raison, vous ne pouvez savoir... Ecoutez ! N'entendez-vous pas ?

L'ami : Non...

19 Roderick *(parlé)* : Tenez, j'ai trouvé cet antique et curieux bouquin de savoir oublié. Il y est parlé des anciens satyres africains et des Aegipans...

Pendant qu'ils lisent on entend - vaguement - la musique qu'imagine R. U., mais bientôt celui-ci laisse tomber le livre et regarde devant lui avec cette troublante fixité qu'il avait dès le commencement. Il se dirige vers la fenêtre.

Il faut que je sache, je ne puis supporter cela.

L'ami *(parlé)* : Roderick, vous ne pouvez sortir... l'orage approche, les nuages pèsent lourds et bas dans le ciel... ils sont serrés l'un contre l'autre comme des bêtes peureuses...

Roderick *(Après un silence et après avoir regardé son ami)* : Et vous n'avez jamais vu cela... attendez, vous la verrez... *(Il va ouvrir la fenêtre)* Regardez cette clarté, un linceul lumineux qui enveloppe l'étang... Et lui ! L'oiseau maudit, l'oiseau de malheur, il est là... il ne vole plus... le voyez-vous ?

L'ami : Roderick, vous ne regardez pas... il n'y a rien d'autre que l'orage... l'air est glacé, dangereux pour vous... *(à part)* Que faire ? Que faire ? *(à Roderick, qu'il a ramené près du divan avec une douce violence)* Voici votre roman favori, je vous lirai cette belle légende... du chevalier et de l'ermite...

Roderick : Non ! Non ! Laissez-moi... allez-vous reposer. Cette nuit n'est pas plus dangereuse que toutes les autres !

L'ami : Cette nuit est terrible et nous la passerons ensemble, écoutez-moi ! « Sire Ulrich, coeur vaillant par nature, maintenant très fort aussi par la vertu magique du vin herbé qu'il avait bu, n'attendit pas plus longtemps pour parlementer avec l'ermite, en vérité, malicieuse et obstiné.

20 Mais craignant la tempête, leva bel et bien sa masse et fraya bien vite un chemin à travers les planches de la porte, si bien que le bois sec et sonnait le creux, porta l'alarme d'un bout à l'autre de la forêt. »

Pendant cette lecture Roderick, toujours assis, a penché sa tête sur sa poitrine, et se balance avec un mouvement très doux d'un côté à l'autre. Roderick vous n'écoutez pas ?

Roderick : Oh ! Si, si, j'écoute de toutes mes forces.

L'ami (*vite et avec agitation*) : « Ulrich passait alors la porte, fut grandement furieux et émerveillé de n'apercevoir plus traces du malicieux ermite, mais en son lieu et place un merveilleux dragon avec une langue de feu, devant un palais d'or dont le plancher était d'argent et sur le mur était suspendu un bouclier d'airain brillant. »

Roderick : « Il brille, le bouclier d'airain. »

L'ami : « Alors ! Ulrich leva sa massue et frappa sur la tête du dragon, qui tomba devant lui et rendit son souffle empesté avec un épouvantable rugissement. »

Roderick (*qui n'a pas interrompu son balancement régulier, a peu à peu tourné la tête vers la porte d'ébène*) : « Il brille le bordier, elle va l'atteindre. »

L'ami : « Et maintenant que l'enchantement était rompu, il s'avança sur le pavé d'argent, vers l'endroit où pendait le bouclier, lequel, en vérité n'attendit pas qu'il fut arrivé, mais tomba à ses pieds. »

À ce moment même, comme si un bordier d'airain était tombé sur un plancher d'argent, on en entend l'écho distinct, métallique, mais comme assourdi. Roderick s'est laissé aller tout entier par terre, l'oreille collée contre le plancher. Un sourire malsain tremble sur ses lèvres. Il parle très bas dans un murmure précipité, presque inarticulé, l'Ami s'est penché tout à fait contre lui.

21 Roderick : Vous n'entendez pas ? Moi, j'entends, j'ai entendu depuis de minutes, j'ai entendu, mais je n'osais pas. Oh ! Pitié pour moi, misérable infortuné que je suis !... Je n'osais pas le dire... Il m'a deviné, il s'est déjà vengé, le vieux corbeau : Il l'amise vivante dans le caveau, il avait déjà voulu le faire. Je vous dis que je le sais. Je vous dis que je suis sûr. Tout à l'heure, j'ai enten-

du ses faibles mouvements dans le fond du caveau. Ha ! Ha ! Sire Ulrich, le râle du dragon, le bruit du bouclier... Dites : Le bruit de la porte... la porte de fer !

Il se dresse sur ses deux mains, ses paroles sont coupées par un rire dément.

22 La voyez-vous ? Elle est dans le vestibule de cuivre. Voyez, ses pauvres mains saignent – sa robe est pleine de sang. Ha ! Ah ! Roderick ! Celle que tu aimais tant, celle que tu ne devais pas aimer... tu n'a pas su la défendre. Oh ! Que va-t-elle me reprocher ? (*épouvanté*) Elle monte l'escalier... j'entends ses pas... j'entends les battements de son coeur... Ah ! Ses yeux... ses yeux qui pleurent du sang...

Il s'est dressé furieusement sur ses pieds et hurle ces derniers mots comme s'il rendait son âme.

Insensé ! Insensé !

Pendant que Roderick dit les mots « Insensé ! Insensé ! » e comme si sa voix avait acquis la toute puissance d'un charme, les vastes et antiques panneaux d'ébène s'entrouvèrent lentement ; dans le même temps, poussée par un furieux coup de vent s'ouvre la porte fenêtre.

Je vous dis qu'elle est maintenant derrière la porte !

Lady Madeline se tient sur le seuil de la porte d'ébène où elle reste tremblante et vacillante un instant. Puis avec un cri plaintif et profond, elle tombe lourdement sur son frère qui s'est avancé vers elle et lui tendant les bras, et dans sa définitive agonie, elle l'entraîne à terre. L'Ami s'est enfui. La tempête fait rage. Au moment où sont tombés Lady Madeline et Roderick, le disque de la pleine lune rouge de sang éclate. Les murailles s'écroulent en deux.

Ah ! Damné ! Tu me l'as volée...

Seul reste visible, l'étang profond et croupi qui se referme silencieusement sur les ruines de la Maison Usher.

FIN

Le Diable dans le Beffroi

PERSONNAGES

Le Bourgmestre. Environ 55 ans, un peu pompeux.

Jeannette. Sa fille, 16 ans, naïve et innocente.

Le Haut-sonneur. 40 ans, traditionnel et honorable.

Jean. Son fils, 18 ans, ardent amant.

Le Diable. Maigre et élégant, et qui mime, danse, joue le violon et siffle seulement.

Choeur des villageois et leurs enfants.

La maîtresse d'école qui les dirige. 55 ans. Lorgnons, chapeau floral. Démodé, et qui fait des embarras de temps en temps.

1er TABLEAU

La scène représente la place de l'église d'un petit village de Hollande sur un matin du printemps. Maisons calmes et simples, au fond à gauche un petit canal. Peu ou presque pas d'arbres, mais beaucoup des tulipes et choux. Un ciel porcelaine de Delft.

1 Prélude

Le rideau se lève. Le Bourgmestre s'adresse aux villageois assemblés.

2 Bourgmestre : Ahem ! Écoutez-moi, tout le monde. Il y a très très règles importantes ici : Un. C'est un crime de changer le bon vieux train des choses. Deux. Il n'existe rien de tolérable en dehors d'ici. Trois. Nous jurons fidélité éternelle à nos horloges et à nos choux. Bien évidemment. Merci bien pour votre attention.

Les villageois acquiescent and commencent à partir. Leurs enfants entrent font irruption sur la scène, chantant et dansant une ronde française traditionnelle. La maîtresse d'école essaie les organiser.

3 Les Enfants :

Savez-vous planter les choux ?

A la mode, à la mode.

Savez-vous planter les choux ?

A la mode de chez nous.

On les plante avec le pied.

A la mode, à la mode etc.

On les plante avec le nez.

A la mode, à la mode etc.

Les villageois qui restent sur scène les regardent avec approbation. Les enfants bien dressés continuent avec une « Valse des tulipes » et puis une « Polka » vivace.

4 Valse des tulipes

5 Polka

Entre Jeannette, la fille du Bourgmestre.

6 Bourgmestre : Ah, Jeannette...

Jeannette : Oui, papa.

Bourgmestre : Rapelle-toi, tu as seize ans. Et aujourd'hui c'est le premier jour du printemps. Les tulipes sont épanouies.

Jeannette : Mais je ne comprends pas, papa. Pourquoi devrais-je me tenir sur mes gardes ?

Bourgmestre : Parce que tu es très jeune et que c'est le printemps. Pourquoi faut-il tout exploquer ? Allez, va !

Jeannette : Oui, papa.

Elle part. Le Bourgmestre s'approche du haut-sonneur qui pêche dans le petit canal.

7 Bourgmestre : Bonjour, monsieur le haut-sonneur. Comment allez-vous ?

Haut-sonneur : Shush !

Bourgmestre : Vous amusez-vous bien ?

Haut-sonneur : Oui.

Bourgmestre : Ça mord ?

Haut-sonneur : Non !

Bourgmestre : Tant pis !

Haut-sonneur : Euh.

Bourgmestre : Vous avez de la chance de trouver le temps de vous reposer en dehors de vos obligations de sonneur de cloches.

Haut-sonneur : Oui, ah oui.

Bourgmestre : Pour certains parmi nous, les responsabilités ne cessent jamais. N'est-ce pas ?

Haut-sonneur : Oui, ah oui.

Bourgmestre : Cependant, si vous êtes là, à douze heures, pour sonner la cloche... Vous savez bien comme nous comptons sur vous.

Haut-sonneur : Oui, bien sûr.

8 Bourgmestre : C'est la grande tradition de notre village. Nous serons tous là avec nos montres pour vérifier que l'heure est juste. Sans régularité, la vie est impossible.

Haut-sonneur : Ah oui.

Bourgmestre : Bien. Ne restez pas à la pêche trop longtemps. Je ne veux pas que vous soyez trop pressé par la suite, hein ?

Haut-sonneur : Oui, ah oui. *(Tout à coup, son fils se tend et le haut-sonneur sort de l'eau un grand poisson argenté.)* Voilà !

Le Bourgmestre part. Pendant la scène suivante le haut-sonneur commence à emballer sa canne de pêche. Entre Jean, en regardant autour de lui. Il porte un bouquet des tulipes. Il voit Jeannette et la regarde amoureuxment. Il inspire profondément et s'approche d'elle.

9 Jean : Bonjour Jeannette.

Jeannette : Bonjour.

Jean : Je voulais te donner ces fleurs.

Il lui donne les tulipes.

Jeannette : Mais je ne comprends pas. Pourquoi ?

Jean : Parce qu'elles sont fraîches et belles.

Jeannette : Je ne comprends toujours pas.

Jean : Je les ai vues dans un champ et mon cœur s'est rempli d'amour.

Jeannette : D'amour pour les tulipes ?

Jean *(embarrassé)* : D'une certaine manière, je suppose. Quand on les voit écloses, mûres et séduisantes, elles enflamment le cœur. N'avez-vous pas eu la même sentiment ? Ne vous donnent-elles des pensées merveilleuses et de grandes espérances ? Elles parlent du printemps, de la jeunesse, et...

Jeannette Je suis désolée. Je ne peux pas écouter ceci.

Jean : Mais pourquoi ? Je ne comprends pas. J'ai pensé de vous montrer l'endroit où j'ai trouvé ces tulips, et...

Jeannette : Non, je suis désolée. Je ne peux pas. Vous ne pouvez pas.

Elle s'enfuit à la suite de son père, laissant tomber quelques-unes des tulipes en partant. Jean reste à la regarder partir. Puis, lentement et amoureuxment, il ramasse et embrasse chacune des tulipes qui sont tombées. Son père s'approche avec sa canne à pêche.

10 Haut-sonneur : Allez, il faut nous préparer.

Jean : Mais nous avons encore le temps.

Haut-sonneur : Le temps passe vite. C'est pourquoi il le faut réguler. Le Bourgmestre ne me laissera pas tranquille si je ne suis pas prêt pour sonner les cloches.

Jean : Ils exigent tant de vous. C'est une énorme responsabilité. Mais il est vrai que personne ne peut faire sonner ces cloches comme vous.

Haut-sonneur : C'est le résultat de nombreuses années d'expérience. J'essaierai de t'apprendre à le faire comme moi. Il faut toujours sonner le carillon très soigneusement. Les gens l'escomptent bien.

Jean : Mais j'ai jamais compris pourquoi.

Haut-sonneur : Pourquoi quoi ?

Jean : Pourquoi chaque jour, à midi, tout le monde est là pour régler sa montre, ni pourquoi c'est aussi important pour eux que de manger. J'ai visité d'autres villes mais aucune n'est comme la nôtre. Tout le monde s'en moque.

Haut-sonneur : Ce sont eux qui se perdent. Qui sait quand cela a commencé ? Personne ici ne se souvient, cela remonte à trop loin. Mais c'est la fondation de notre vie, la clé de la régularité, de la stabilité, et l'ennemi du désordre et de la paresse.

Jean : Mais...

Haut-sonneur : Mais...assez des questions ! Aide-moi à me à préparer. Le temps perdu ne se rattrape pas.

Ils s'en vont rapidement vers le beffroi. Les villageois commencent à se rassembler. Ils se saluent et se font des révérences les uns aux autres. Le Bourgmestre et sa fille les rejoignent. Tout le monde attend. Le carillon commence. Les gens sortent de grandes montres à gousset. Les cloches commencent à sonner et les citoyens assemblés commencent à compter.

11 Les Villageois *(parlant)* : Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... huit... neuf... dix... onze... et de douze. C'est bon !... Treize ! *(incrédules)* La cloche a sonné treize fois ! Treize ?

Le visage du Diable apparaît à place du cadran. Tout le monde a le souffle coupé. Le haut-sonneur apparaît tout en haut blanche de terreur.

12 Haut-sonneur *(en criant)* : Le Diable ! C'est le Diable ! Je ne peux pas bouger ! Le Diable est parmi nous !

Panique générale. Les hommes tombent à genoux, les femmes, recroquevillées, tremblant de peur. Tout à coup, le Diable est parmi eux. Il est vêtu d'un strict habit noir. Seules les griffes de ses mains trahissent ce qu'il est. Il raille la foule. Il se salue gravement au Bourgmestre tout en tirant sa barbe. Les gens se serrant les uns contre les autres comme un troupeau de bêtes effrayées. Puis le Diable s'approche de Jennette et s'incline. Elle pousse un cri aigu. Jean précipite hors du beffroi pour la sauver. Le Bourgmestre se tourne vers Jean.

Bourgmestre : À quoi pensez-vous, votre père ?

Jean : Il est coincé. Il ne peut pas bouger.

Bourgmestre : Mais il n'y a qu'un seul espoir pour nous. Le Diable déteste la sainte musique des cloches. Il faut resonner les cloches.

Jean : Alors, je les sonnerai. *(au Diable)* Laissez-moi passer !

Il essaie de dépasser le Diable, qui, à plusieurs reprises, lui bloque la route. Puis, voyant que Jean est résolu, finalement il lui fait révérence ironique et le laisse aller jusqu'au beffroi. Tout le monde attend avec anticipation.

Bourgmestre : Faisons sonner les cloches une nouvelle fois. (*au Diable*) À présent, nous ne te craignons plus. Que les bonnes vieilles habitudes s'en reviennent.

13 *Le Diable sourit. Les cloches recommencent à sonner, mais elles sonnent comme si elles étaient fêlées. Le Diable rit à perdre haleine. Il tire de la poche de son habit un petit violon de maître à danser. Il accorde son violon. A mesure qu'il joue, le rythme se modifie, et le motif même du carillon se transforme en une gigue fantastique. Les gens commencent à danser, d'abord de façon lourde et gauche. Jean et son père les regardent avec horreur du haut du beffroi. La gigue continue impitoyablement. Elle les oblige à suivre le Diable qui se dirige vers le canal et puis saute par-dessus. Les gens tentent de l'imiter mais il relève son archet, coupant leur élan comme un bon chef d'orchestre coupe un accord final. Le rideau tombe.*

2me TABLEAU

14 Interlude

15 Tarantelle

Le village hollandais est transformé en un village italien hédoniste et animé. Les villageois entrent, pareillement transformés. Les hommes ont le chapeau de travers, les femmes le corsage grand ouvert. Ils dansent une folle tarentelle et deviennent plus habiles et confiants au fur et à mesure qu'ils dansent. Le haut-sonneur sort en chancelant de sa tour. Il essaie quitter le beffroi mais n'y parvient pas. Il regarde la scène au-dessous de lui avec étonnement. Lorsque la tarentelle finit, les gens se parlent avec émerveillement.

16 Les Villageois (*un par un*) :

Ma tête tourne... La mienne aussi.

Mon cœur bat vite... Le mien aussi.

Mes membres sont en feu... Les miens aussi.

Qu'est-ce qui se passe ?... Je ne sais pas.

Quelle joie... Quel plaisir.

Enfin je me sens libre... Libre enfin !

Peu m'importe l'heure... Peu m'importe qui me voit.

Je ne suis pas maître de moi-même... Moi non plus...

Tant pis !

Qu'est-ce qui se passe ?... Je ne sais pas.

Quelle joie... Quel plaisir.

Enfin je suis libre... Libre enfin !

Je ne veux pas m'arrêter... Moi non plus.

Je veux danser à jamais... A jamais.

Je suis fatigué... Tant pis !

Qu'est-ce qui se passe ?... Je ne sais pas.

Quelle joie... Quel plaisir.

Enfin je suis libre... Libre enfin !

L'haut-sonneur crie aux gens en bas.

Haut-sonneur : Sortez-moi de là ! Moi aussi je veux m'amuser !

Mais la foule se moque de lui.

17 Jeannette : La, la, la, la...

Entre Jeannette, transformée. Elle tient à la main un bouquet de pivoines écloses aux couleurs vives. Elle fredonne une version de la tarantelle tandis qu'elle fait la coquette avec les hommes, leur offrant ses pivoines. Entre Jean, qui regarde la scène avec horreur.

Jean : Jeannette, qu'est-ce qui vous est arrivé ? Qu'est-ce qui se passe ? Jeannette, écoutez-moi...

Mais elle l'ignore, et chante et danse en distribuant ses pivoines.

Jeannette : La, la, la, la...

Jean : Ecoutez-moi, je vous en prie. Tout le village est en train de devenir fou ! Tout est changé. Surtout vous. Savez-vous ce que vous faites ? (*Elle continue de l'ignorer.*) Jeannette, ne soyez pas comme cela, je vous en prie. Je vous aime ! (*Elle s'arrête un instant et le regarde.*) Oui, je vous aime !

Jeannette : Vous m'aimez. Ha, ha, ha !

Elle commence à rire follement. Comme Jean s'approche d'elle, on entend un grand coup de sifflet. C'est le Diable. Jeannette répond et danse avec lui. Jean essaie d'intervenir mais les coups de sifflet

excitent les autres hommes qui entourent Jeannette. Jean les regarde partir avec désespoir, menés par le Diable. Puis il décide de les suivre. Le Bourgmestre entre. Sa grandiloquence a disparu. Il chante une courte chanson enjouée. Il devient plus animé au commencement de la reprise, puis il retourne à sa danse originale.

18 Les Villageois : Holà ! Holà ! Holà ! Holà !

Bourgmestre : Oublions nos montres, oublions nos choux. C'est le temps pour changer le bon vieux train des choses.

Le Bourgmestre danse. Il devient plus animé au commencement de la reprise. Puis il retourne à sa danse originale. Jeannette revient en riant, poursuivie par tous les hommes. Le Bourgmestre regarde la scène avec approbation. Ils sont entraînés par les sifflements du Diable. Enfin, Jean revient, plein de désespoir.

19 Les Villageois : Holà ! Holà ! Holà ! Holà !

Jean : Je n'en crois pas mes yeux. Je voulais changer les vieilles habitudes, mais pas de cette manière. (*Jeannette s'approche de lui en dansant de façon provocante.*) Jeannette – pour la dernière fois – je vous aime. Je vous aime sincèrement et profondément. Est-ce que cela ne signifie rien pour vous ?

Le Diable siffle et Jeannette rit à nouveau au nez de Jean. Les autres se joignent à elle et les rires deviennent plus forts et plus menaçants. Le Diable entraîne les gens dans une autre danse folle. Le Bourgmestre les rejoint, et la foule reprendre en cœur les paroles de sa chanson.

Bourgmestre et les Villageois : Oublions nos montres, oublions nos choux. C'est le temps pour changer le bon vieux train des choses.

Jean paraît au beffroi. Tandis qu'on contrebas le vacarme continue, il joint ses mains en prière.

20 Jean : Mon Dieu, sauve-nous. Voici un cœur fidèle qui aime. Je n'étais pas assez fort avant. Aide-moi. Ecoute-moi. Sauve-nous, mon Dieu. Sauve-nous, je t'en prie.

Il prie puis il saisit la cloche. Cette fois-ci elle sonne normalement. Un coup seulement. Les gens se figent. L'expression du Diable se modifie, à son tour il frissonne. Puis il impose ses mains sur la foule et à chaque geste, la scène se couvre d'un voile noir. Les gens se tombent à chacun de ses gestes. Tout devient noir, le Diable est seul reste visible. Il disparaît brusquement dans une rouge leur brève... Les nuages noirs remontent lentement. Lorsque les lumières reviennent, tout le monde se retrouve comme lors du premier tableau. Seul Jeannette est absente. Les cloches commencent à sonner et les citoyens assemblés commencent à compter.

21 Les Villageois : Un... deux... trois... quatre... cinq... six... sept... huit... neuf... dix... onze... et de douze. C'est bon.

Un soupir de contentement s'élève, tandis que les montres sont mises à l'heure et rangées. Les villageois se saluent poliment, comme dans le premier tableau. Les enfants entrent, chantant leur ronde du premier tableau. Il sont menés par Jeannette qui porte un bouquet des tulipes. La maîtresse d'école est present aussi, mais elle est plus organisée cette fois.

22 Les Enfants (*très simplement, comme un choeur*) :

Savez-vous planter les choux ?

A la mode, à la mode.

Savez-vous planter les choux ?

A la mode de chez nous.

On les plante avec le pied.

A la mode etc.

On les plante avec le nez.

A la mode etc.

Tandis que les enfants chantent, Jeannette s'approche de Jean, tout sourire.

Jeannette : J'ai vu ces tulipes dans un champ et mon cœur s'est empli d'amour.

Jean : Quand elles sont en fleur, elles enflamment le cœur.

Jeannette : Ah, oui. Elles vous donnent des pensées merveilleuses et de grandes espérances.

Jean : Elles parlent du printemps...

Jeannette : Et de la jeunesse...

Jean et Jeannette : Et de l'amour !

Jean accepte les tulipes. Ils s'embrassent. Les villageois les regardent avec approbation. Le Bourgmestre donne sa bénédiction au couple. Les enfants continuent leur chant tandis que Jean et Jeannette répètent la fin de leur duo. Ils s'embrassent encore. Le visage souriant du Diable apparaît encore une fois à place du cadran – brièvement. Le rideau tombe.

FIN DE L'OPÉRA

Claude Debussy as a musical playwright

Claude Debussy is admired as a colour artist, as an alchemist of sounds. The pianist Walter Gieseking, one of the foremost interpreters of Debussy's works during the first half of the 20th century, says that "the harmony with the forces of life and nature can be felt in Debussy's music with regards to how it agrees with nature". Pierre Boulez situates Debussy's music's historical position "on the threshold of New Music" and ascribes "seductive powers of captivating magic" to it. But these forces are not primarily related to the musical theatre. Debussy's opera *Pelléas et Mélisande* premièred in 1902 and is regarded as a very special masterpiece, albeit a solitary one. The composer's relationship to the opera, however, was not as cool as one could suppose from concentrating on a single work; this opera is indeed not an isolated incident within the artist's life work.

In his musical beginnings, Debussy was, like many of his French contemporaries, an ardent Wagnerian. However, he maintained a clear distance to his home country's opera scene. On 15 May 1901, he wrote in the magazine *La Revue Blanche*, "All the world knows, at least by name, our *Théâtre national de l'Opéra*. I must note, to my regret, that it has changed nothing: an uninformed passer-by will assume it were a train station; once inside, he would think himself in Turkish baths. Strange noises are still produced there; the people who have paid for it call it music. One need not implicitly believe them." In the context of the opera *Les Barbares* by Camille Saint-Saëns, he utilises the fictitious music critic Monsieur Croche – "croche" being the French word for a quaver – a figure of his own creation, to offer

an acerbic critic of the opera fashion of the time. "In all of this lies an embarrassing grandstanding, triggered by a text which contains phrases in suburban slang and situations in which the music seems naturally ridiculous. The facial expressions of the singers and the directing style, which squashes everything together as in a sardine tin – a tradition that the Opéra downright jealously clings to – quashes the performance as well as any hope of artistry."

These conditions may therefore have been a reason for Debussy's opera abstinence. Had he realised all his musical and dramatic plans, several of which were advanced considerably beyond the mere planning stage, we would now perceive his relationship to opera much more clearly. From 1890 to 1893, long before *Pelléas et Mélisande*, Debussy worked on a three-act opera called *Rodrigue et Chimène*, whose reconstructed version premièred in 1993.

Two other opera projects are dated 1902 and 1908 and use stories by the American writer Edgar Allen Poe as a literary basis. *Le Diable dans le Beffroi* is the story to which Debussy devoted himself from 1902 to 1911, assigning it the subtitle "conte musical": a musical narrative consisting of two images. Its original English title is *The Devil in the Belfry*. *La Chute de la Maison Usher* (The Fall of the House of Usher) is the opera project from 1908 on which Debussy worked on and off for over nine years. Debussy had already delved into the material from *Usher* by the end of the 1880's and toyed with the idea of creating a symphonic poem with it. Besides the two works by Poe, Debussy was busy making

plans to write a score for the legend of Tristan. Debussy's biographer Léon Vallas reported coming across articles in Paris newspapers from August 1907 claiming that Debussy's story of Tristan was so far advanced that they could be performed at the Opéra Comique in 1908. According to Vallas, this was but a misunderstanding: "There had only been talks between Debussy and Gabriel Mourey. Mourey wanted to create a new drama from the purified version of the story *Tristan et Yseult* by Joseph Bédier." The plan had apparently already been outlined; it was to become "an epic, descriptive, anecdotal drama, soon to be of a tragic and sometimes burlesque nature", as Vallas describes. Yet none of it became famous, aside from a melody sketch consisting of 12 measures, which Debussy attached to a letter, describing it with a wink of the eye as being one of the 363 themes of the Tristan novel.

There is also some incidental music by Debussy: *Chansons de Bilitis* by Pierre Louÿs were played in a private performance as a stage version in 1901, music for Shakespeare's *King Lear* (1904) as well as music to *Le Martyre de Saint Sébastien* by Gabriele D'Annunzio, which premièred in 1911 – a "mystery" in five acts, with Debussy's music taking up roughly an hour and the text taking up another four. Another piece of incidental music is *Syrinx*, the popular piece for flute solo from 1913. It served as a contribution to Gabriel Mourey's *Psyché*.

Debussy already began working on Poe's *The Devil in the Belfry* one month after the premiere of *Pelléas et Mélisande*. He created the scenario in 1903 on the basis of Baudelaire's translation of the narrative. He notes his musical ideas in the form of sketches, but he is prevented from consistently working on them by new projects.

First, the orchestral piece *La Mer* is on the agenda, then the ballet *Khamma* and *Le Martyre de Saint Sébastien*. Only a few measures of the opera were finalised at all. Thomas Kabisch comments: "[The music] envisaged a devil who only whistles and plays the violin. In the first and primarily instrumental tableau, a 'gigue fantastique' was to be included and its characterisation by Debussy was to harken back to *Images pour orchestre*; for the second part however, choir voices written as solo voices were planned. In designing such details, the proximity to Stravinsky's *L'Histoire du soldat* and *Pulcinella* is unmistakable."

While only a few sketches remain from *Le Diable dans le Beffroi*, the musical contours of the opera *La Chute de la Maison Usher* are somewhat clearer. Apparently, Debussy wrestled intensely with this material, as the three different versions of the libretto alone testify. The musical elaboration is mainly based on the third version of the libretto (1915–16). Kabisch emphasises Debussy's note on the word "la peur". In addition to this word, Debussy pens in the abbreviations "c.a./alt.s.l.t./cym", that is "cor anglais" (English horn), "altos sur la touche" (violons on the fingerboard) and "Cymbale". Kabisch further notes: "This motto-like linking of the central catchword with instrumental information is all the more remarkable as Debussy [...] did not think in terms of 'orchestral colours', but regarded the musical composition as acting force of the musical sound." One of the surviving sketches includes the monologue *Roderick*, the last offspring from *Usher*, a second sketch contains a song from his sister Madeline, who was buried alive (*Le Palais hanté* [the haunted palace]).

While working on the Roderick monologue, Debussy wrote to his publisher, Durand: "It's sad enough to make

a stone weep, for it is indeed a matter of the influence of stones on the morale of neurasthenics. The whole thing has an alluring musty scent which comes from mixing the heavy tones of the oboe with the harmonious sounds of the violins (patented without public protection). But don't talk to anyone about it, for it means a lot to me." While he should actually have continued working on *La Mer*, he spent time on his Poe projects and confessed to Durand: "I have let myself stray and have almost only been working on Roderick Usher and the devil in the belfry. [...] I fall sleep with them and find on waking the gloomy melancholy of the one or the derisive laughter of the other" (21 September 1909).

Six years later, in 1915, Debussy is already marked by cancer, which eventually brought him death. From December 1915 onwards, as Vallas writes, he was "no longer more than a patient treated by doctors and surgeons. In spite of surgery and radium radiation, he unremittently suffered and weakened." Debussy noted: "I was on the verge – or almost – of completing *La Chute de la Maison Usher*. The disease has extinguished my hope [...] I find myself having difficulty coping with this turn of fate and I suffer like a damned soul."

The English musicologist Robert Orledge (*1948) reconstructed Debussy's opera sketches. He was musicologist at the University of Liverpool from 1991 to 2002 and is a renowned specialist for French music of the early 20th century. He wrote his thesis on the Alsatian composer Charles Koechlin (1867–1950), in addition, he wrote books

about Gabriel Fauré, Debussy and the Theatre as well as Erik Satie. Since receiving his emeritus status in 2004, he has been active as a "creative musicologist" and working on the completion of Debussy's unfinished works. These include *The Fall of the House of Usher*, first performed at the Bregenz Festival on 7 August 2006, the ballet *No-ja-li ou Le Palais de Silence* premièred on 8 May 2006 in Los Angeles, *Fêtes galantes* and *La Saulaie* premiered on 24 April 2013 at the University of Maryland, as well as other orchestral works and the Poe opera *Le Diable dans le Beffroi*, which was performed on 28 February 2012 in Montréal under the direction of Paolo Bellomio.

As *Pelléas et Mélisande* had its greatly successful America première at the Manhattan Opera House in New York in 1908, the Metropolitan Opera hastened to engage the French maestro for a second novelty. Debussy promised the House the premiere of the Poe operas – and apparently believed that he would still complete them. The composer received contractual confirmation that both works would only be performed consecutively and on the same evening, so that the gloomy melancholy of one work would have to serve as a counterweight to the mocking laughter of the other. The works, as completed by Robert Orledge, have never been heard in this form as intended by the composer. In this regard, the production with the Göttinger Symphonie Orchester is a world première: according to Debussy's will, his two operas would have had to be performed at the New York Metropolitan Opera in such a juxtaposition.

Michael Schäfer

The Fall of the House of Usher

CAST LIST

Roderick Usher. 35 years old. His face is marked by anxiety and terror. He displays a distinct similarity to Edgar Allen Poe. Despite the untidiness of his suit, it is clear that he pays attention to his clothes. Wears a large dark green cravat.

The Friend of Roderick. Older than Roderick Usher, simple appearance in the manner of a gentleman farmer. Brown corduroy suit and high soft boots.

The Doctor. Of no distinct age. He has red hair with grey strands and wears large spectacles. His voice is quiet and he whispers. He always seems worried and agitated and constantly fears that a fictive person is standing right behind him. Dressed in black.

Lady Madeline. Very young, wearing a long white dress. All costumes are in the style of English Romanticism.

1 Prelude

Roderick Usher's study. A large room with round vaulted ceiling. Long, narrow windows fairly high up from the oak floor. Tapestryed walls with gloomy forest scenes. To the left, a tall fireplace with a fire whose glow projects red reflections. In a side alcove, also to the left, a large door with ebony panels. Extravagant furniture which, despite its genuine, antique beauty, looks comfotless and tattered. Books and old musical instruments are scattered here and there. In the background, a French window, which is reached by three steps, opens on a park at the end of which is a tarn with rank waters. It is the end of the day. In the leaden-hued sky, large, dark clouds pass above the almost black foliage of tall cypresses.

SCENE 1

As the curtain rises, the room is empty. The scene is lit only by a lamp near a wide sofa. A distant, sickly voice is heard – the voice of Lady Madeline. Presently she will be seen going across the stage and will disappear to the left. Almost immediately, Roderick Usher's friend, pre-

ceded by a servant, enters through the French window. The doctor has come in furtively through a low door concealed behind the tapestry.

2 Voice of Lady Madeline:

"In the greenest of our valleys
By good angels tenanted
Once a wonderful palace reared its head.
In the monarch Thought's dominion
Never Seraph spread a pinion
Over palace half so fair..."

The Friend and the Doctor enter.

3 The Doctor: Who are you? What do you want? Weren't you told that nobody has the right to enter this room?

The Friend: Roderick wrote to me, his wildly importunate letter allows for no delay. I am his only friend, I beg you...

The Doctor: Ah! Yes! I know... Pray see in me his de-

voted, longtime doctor. *(The two men coldly bow to each others.)* I even had the sad honour to assist his mother in her last moments. What a miserable end!

The Friend: He urgently needs my presence, he says in the hope for a little happiness, some resset from intolerable sufferings... It is the imploring call of a heart struggling against some unknown terror.

The Doctor: Alas! There is nothing to be done!

4 This man is the last of a proud, haughty race doomed to extinction by the undeviating transmission of the same blood. Nearly all of them were sick, maniacal people engaged in bizarre practices... Madmen, my dear sir, madmen, believe me!

The Friend: I have only found in Roderick a soul in love with art, with beauty...

The Doctor: As you wish... It is actually nothing but the same quest for the bizarre and the distorted, he could not have escaped it. You will see it... though still young, his unruly soul has already worn out his feeble body. You will see that forehead with over-sized temples, which bears the scars of the claws of madness. Go! He is now but an instrument enthralled by fear.

The Friend: And his sister, Lady Madeline? I know they have never left each other, that their fondress is great...

The Doctor: Lady Madeline is rarely seen, what does she matter to you?

5 The Friend: Your manners are odd and I do not understand you, pray answer me!

The Doctor: Listen... Lady Madeline is the sweet counterpart of your strange friend. She is so weak, so frail! The doom-laden stones of the House of Usher have fixed her destiny. Little by little, they have frozen her

poor smile, her eyes so sweet. Lady Madeline will go like the rest of them, faster than the others perhaps! And then, it is his own fault, one should not love one's own sister thus...

The Friend: What do you mean?

The Doctor: I know it!... If you could hear that voice that seems to come from far beyond than herself. Often he makes her sing music that would damn angels. – It is incomprehensible and dangerous. A woman is not a lute, after all!... But he will not see anything. He does not sense that her own soul is pouring itself out with the song.

6 Ah! Why does not she want to listen to me? I did everything to warn her, tried everything... She is so beautiful...

The Friend: What delirium is overtaking you? Take me to Roderick...

The Doctor: Listen, here he is... do not show yourself yet.

SCENE 2

Roderick Usher enters, his clothes in disarray. He gazes fixedly before him, yet his eyes do not appear to see. His gestures are brusque and jerky, his voice hoarse.

7 Roderick: Madeline... Madeline... just now... I was asleep... but I heard... Her voice awakened me up... Her voice, it was her voice... there is no other such in the world... It was her voice, I'm sure of it. Where is she? Ah! I cannot bear it anymore... I have no more will... No! Not that... not to see that anymore! Always falling asleep in a fever, to wake up in anguish. Endless torture,

endless, endless! (*He goes to rest against a window.*) Old stones, pallid stones, what have you made of me?... From the departing day to the returning day I belong to you. My thoughts gnaw at me as the winter rain at you. Old stones, why this punishment for crimes I did not commit?... What have I done?

8 Wicked stones, you were already weighing on my childhood. If at times a joyful peal of laughter escaped me, you punished me for it. Why can't I live as others do? You did not hear my sobs, you had no pity for them! Wicked stones, your livid faces froze my cold shadows. Yet on the day my mother died I did laugh... I did!... I dared to laugh! You did not understand that strange joy of seeing her free at last from our odious sorcery... Your shadowy hands have woven endlessly this heavy green coat that chokes like a hideous leprosy.

9 And I am thirsty for life... I am thirsty for light... the sun enters this place only to die here. Let me leave, don't keep me here any longer... No! No! Be silent, I don't want to hear your complaint any more, the sobbing complaint of all those that came to die here, drawn by you, stones of mourning...

"Stay! Stay! Die here..." Be silent, I will obey. It is cold, the fog is rising... What is that down there near the grayish rushes? Some lost bird? Now he is going through the fog, agitating it like a funeral hand... His wings are beating, as if it were time's own breath.

Ah! I recognize you... You were there when my mother gave me her last kiss. What do you want today? What tribute of death do you come to reclaim?

10 Could it be you, Madeline? Too beloved sister, only companion of my life. Ah! Her lips on my forehead

like a refreshing perfume... Her lips that tempt like an unknown fruit that my mouth has never dared to bite! Don't you know, bird of ill-omen, that if you take her away from me, I have nothing left! Don't you know that she is the one reason for me not to die? Ah! Old walls! Will you not have mercy? Surround me! Rise up around me like a tide of stones... Protect me! So that I can no longer hear this sinister noise... Don't let the wings of death enter here... Do you hear? Do you hear?

They are coming, they are coming upon me! The black wings!... I do not believe in it any more... I am afraid... I am afraid!

The Friend, held back in vain by the Doctor, rushes towards Roderick.

11 The Doctor: Don't be frightened, I have often found him in this state... It could be dangerous to wake him up at the moment. Believe me, there is nothing we can do.

The Friend: Go away! (*The Doctor, after a gesture of ironic commiseration, leaves through the French window.*)

Roderick! Roderick! My friend...

Roderick opens his eyes, looks at the black door, then at his friend bent over him, and gets up without apparent effort.

Roderick: You... It's you!!! (*They throw themselves into each other's arms.*) I so needed to see you! (*Roderick assumes an air of overdone cordiality, – purely automatic, since he will again become lively and indolent in turn.*)

Welcome to the old House of Usher. Pray excuse me, I should have gone out to meet you, the paths are bad, little known, and you wouldn't have been able to find anyone to guide you; people are afraid of this house...

12 Torches... Let us light the torches... I can hardly see you!

The Friend: Dear Roderick... I did not need anyone, thank God! And now, make what you will of an old

friendship, wholly devoted. Do you remember?

Roderick: It's true, we worked and played together. You knew how to understand and love the child who knew only how to dream! You knew how to forgive the clumsy faults of a bizarre character, alas an irresolute one!

The Friend: Roderick, what are you saying?

Roderick: In retrospect, you made me think about the events that controlled my life of the sad, gloomy days when I assisted, as an impotent witness, in the double ruin of my house, and myself... This house where one might say that no one dared even to move! And from which joy had gone away, just as its antique splendor had slowly died out...

The Friend (*He shivers while trying nervously to remedy his disordered appearance.*): How are you?

Roderick: Tonight, I breathed in too much of the fog that comes up from the tarn; to believe the peasants: it is fatal... Perhaps they are right? (*to the Friend who has closed the window*) Thank you, that is better. Forgive me for having asked you to come to share in so much sadness... You are my friend, my only friend, I've not forgotten this at all! One forgets nothing here! Look at me, look at what memory has made of me, I look like an old man!

13 The Friend: See here, Roderick, you are young... You can still escape from your surroundings. Leave now; new landscapes can change your thoughts. If joy has deserted your house, don't believe it has disappeared forever... Have the strength to rediscover it, it waits for you in some corner of the world, in festive robes, its arms full of caresses, like a mother long deprived of its child. Leave now! Leave now!...

Roderick: Don't you think therefore that I have never

tried? I was alone, weary of suffering, weary of waiting for a too patient death... The fever flowed in my veins like a subtle fire, giving me the courage for a resolution I had often cherished... Then, pale as a thief, with my legs paralysed by fear, I fled... Scarcely had I crossed the threshold when an invincible force compelled me to return:

14 The old stones sparkled, like numberless looks filled with reproaches. They watched this flight... I heard their persuasive and tyrannical voices: "Stay!... Stay!... No stone in this world will lull more softly your final sleep... Stay!... Stay!... die here." I never dared to leave them again.

The Friend: It's the fever that gave you the singular power to hear them. When you are well, you'll very soon forget...

Roderick: Be silent, if you love me. Oh! Are you not able to understand me? It is not in vain that my ancestors suffered, and loved in this house! Through them, through the light or deep impression that they leave, the domineering soul of the stones slowly formed itself, which, over the centuries, seems to have directed our destinies, and which I, the last of the lineage, had to obey! Who could imagine what terror they brought, ever increasing, to the slightest happening, to the most vulgar occurrence? Feel this atmosphere of grief. This biting melancholy that has overcome hearts more deluded than mine! Look at this long crack, hardly visible. For a long time I have observed its obstinate work, that, tracing its route across the walls, now disappeared into the waters of the tarn. Ah well! This is the secret wound that gnaws at my heart, and through which I shall lose both my life and my reason together!

15 The Friend: Roderick! Roderick!

Roderick: It's also through this that entered Fear. Ah! May you never meet this ghastly spectre! This companion of sleepless nights... No similar tortures exist. Hands grab you by the nape of the neck; drag you through the Invisible! Awful struggle; silent wrestling in the plains of darkness from which you return with broken limbs. A day will come when nothing more will protect me, not even my sad sister, poor Madeline! I could do no more, I would die of this wound, I would die in this struggle, I would die from the past of the House of Usher! *(He sobs hopelessly.)*

The Friend: Oh, don't cry... Don't listen to the counsel of the dead...

Roderick: They alone know that I can no longer live... *He exits like a madman by the small door.*

The Friend: Roderick, where are you going? There's no need...

The Doctor *(entering by the French window; he remains on the threshold):* Let him be... come here. What I feared has happened, did I not tell you so?

The Friend: What! You don't want to say...

The Doctor: Yes, she is dead...

The Friend: Lady Madeline?

The Doctor: Yes...

The Friend: Where is she?

The Doctor: Here... *(he points to the middle of the floor)* She returned just now from her usual walk... We found her stretched out before the stairs leading up to her room. Alas! Dead... We have carried her to a vault, that, by a strange chance, lies precisely under the floor of this room.

The Friend: Why so much haste?

The Doctor: We had to act swiftly... Think of what might have happened if Roderick had seen her? Would his madness have known how to respect the death?

The Friend: Do you think you have respect for it yourself? By what right did you act so?

The Doctor: What does it matter to you!... To arrive at this vault, you must cross along the hallway whose walls are adorned with copper. The massive iron door is difficult to move without a noise. At every grinding, I feared he would surprise me.

The Friend: Roderick shall hear about this...

The Doctor: I know... Let's wait... There will still be time... Let's wait!...

16 Let me give you some advice, dear Sir, leave this house... The air that one breathes here is bad for a man like you; moreover, as you will have noticed, your devotion is useless. Leave before this sombre maniac claims another victim... Go!

The Friend: His sister's inexplicable death will leave him even more alone, I can't abandon him!

The Doctor: Oh! You're forgetting me... I shall help him as I helped the others... Again I hope to have my reward...

The Friend: He seems to me to hear... Leave me.

The Doctor: Right, but remember! If you speak, you'll finish that one off, the last of the Ushers! Ancient race, poor race...

He leaves. Roderick enters, holding a book between his hands. He sings, in a very low voice, the melody that Lady Madeline sang at the beginning of the Scene 1. The calmness of his behavior is troubling.

17 Roderick: "In the greenest of our valleys, by good angels tenanted..." That was how she sang, how her

voice is within me! *(turning towards his friend)* Ah! You are there... Have you not met Lady Madeline in coming here? Although very weak, she often walks in the park, against my wishes, close to the tarn, a mirror of polished water that mysteriously attracts the attention.

The Friend: Your doctor comes promptly...

Roderick: The devoted doctor of the Usher family... Ah! Ha! He believes that I see nothing... He believes me totally mad... He would like me to die, and watches over me like a greedy raven. He waits.

The Friend: What are you implying?

Roderick: I believe he dares to love Madeline, love Madeline... him, this gravedigger! Are you sure you didn't come across her? Perhaps you found her very ill and fear to tell me?

18 I know she is too frail, that she no longer wants to see anyone... When she sings, dark becomes light, a stronger, more lasting perfume than that of the flowers rises with her song. And the angels of death, a finger on their lips, withdraw amazed... Look, you must have seen her?

The Friend: Why should I not have told you about it?

Roderick: That's true, you're right, you cannot know. Listen! Don't you hear?

The Friend: No...

19 Roderick *(spoken):* Look here, I've found this ancient and curious book of forgotten knowledge. There is talk of African satyrs and Aegipans...

While they read one hears – vaguely – the music that Roderick imagines. But soon he drops the book and stares in front of him with this disturbing stability he has had since the beginning. He heads towards the window.

I must know, I can't put up with this.

The Friend *(spoken):* Roderick, you can't go out... The storm approaches, the clouds weigh heavy and low in the sky... They are huddled together like frightened beasts.

Roderick *(After a silence, and after having looked at his friend.):* And have you never seen this?... Wait, you will see it... *(He goes to open the window.)* Look at this light... A luminous shroud that envelops the tarn... And he! The cursed bird, the bird of misfortune, there he is... He doesn't fly any more... Do you see him?

The Friend: Roderick, you shouldn't look... There is nothing but the storm... The air is frozen, it's dangerous for you. *(aside)* What shall I do? What shall I do? *(to Roderick, who he has brought back to the divan, with gentle force)* Here is your favourite story... I shall read you this beautiful legend – of the knight and the hermit.

Roderick: No! No! Leave me... Go and rest. Tonight is no more dangerous than all the others!

The Friend: This night is terrifying, and we will pass it together, do you hear me! *(reading)* "Sire Ulrich, who was by nature of a doughty heart, and who was now mighty withal, on account of the powerfulness of the wine which he had drunken, waited no longer to hold parley with the hermit, who, in sooth, was of an obstinate and maliceful turn.

20 But, fearing the rising of the tempest, uplifted his mace outright and, with blows, made quickly room in the plankings of the door, so that the noise of the dry and hollow-sounding wood alarmed and reverberated throughout the forest."

During this reading Roderick, still seated, has dropped his head upon his breast, and is rocking gently from side to side.

The Friend *(sung):* Roderick! You are not listening?

Roderick (*sung*): Oh! I am! I am, I am listening with all my strength.

The Friend (*spoken*): "Ulrich, now entering within the door, was sore enraged and amazed to perceive no signal of the malicious hermit, but in the stead thereof, a dragon of a prodigious demeanour, and of a fiery tongue, before a palace of gold, with a floor of silver, and upon the wall there hung a shield of shining brass."

Roderick (*spoken, in a low voice*): "The shield of brass is shining."

The Friend: "Then! Ulrich uplifted his mace and struck upon the head of the dragon, which fell before him, and gave up his pesty breath with a horrid shriek."

Roderick (*who has not interrupted his regular rocking motion, has slowly turned his head towards the ebony door*): "The shield is shining, she is going to reach for it."

The Friend: "And now that the enchantment was broken, he approached over the silver pavement, where the shield was upon the wall; which, in sooth, tarried not for his full coming, but fell down at his feet."

At this very moment, as if a shield of brass had fallen upon a floor of silver, one hears its distinct, metallic, yet as if muffled echo. Roderick has slumped altogether on the ground, his ear glued to the floor. A sickly smile quivers about his lips. He speaks in a low, hurried, and gibbering whisper. The friend has bent closely over him.

21 Roderick: Didn't you hear? Me, I hear, I've heard it for minutes, I've heard, but I daren't do anything. Oh! Pity me, miserable wretch that I am!... I dare not say it. He has fathomed me out, he is already revenged, the old raven. He has put her, living, in the vault, he had previously wanted to do it. I tell you that I know it: I tell you that I'm sure of it... (*spoken*) Just now, I heard her feeble movements in the depth of the vault.

Ha! Ha! Sire Ulrich, the death-rattle of the dragon, the noise of the shield. Rather, say the noise of the door... the iron door! (*He raises himself upon his hands, his words are punctuated by a demented laugh.*)

22 Do you see her? She is in the hallway of copper. See, her poor bleeding hands, her dress is covered with blood. Ha! Ha! Roderick! The one that you loved so much, the one that you should not have loved, you didn't know how to defend her. (*spoken*) Oh! Is she going to reproach me? (*horrified*) She mounts the stairs... I hear her steps, I hear the beating of her heart... Ah! Her eyes... her eyes that cry with blood...

He stands furiously erect and screams these last words as if he was losing his soul.

Madman! Madman!

While Roderick shouts the words "Madman! Madman," and as if his voice had acquired the omnipotence of a spell, the vast and antique ebony panels slowly gape open; at the same time, pushed by a furious gust of wind, the French window opens.

I tell you, she now stands behind the door!

Lady Madeline stands on the threshold of the ebony door where she remains trembling and reeling for a moment. Then with a low, moaning cry, she falls heavily forward onto her brother, who has advanced towards her, arms outstretched. In her final death-agony, she drags him to the ground. The Friend flees. The storm rages. At the moment when Lady Madeline and Roderick fall, the disk of the full, blood-red moon explodes... The ramparts split in two.

Ah! Damned one! You have stolen her from me...

Only the deep, rank tarn remains visible, silently closing over the ruins of the House of Usher.

END

The Devil in the Belfry

English Libretto by Stephen Wyatt

CAST LIST

The Burgomaster. *Around 55 years old, slightly pompous and conceited.*

Jeannette. *His daughter, 16 years old, naïve and innocent.*

The Bellringer. *40 years old, conscious of tradition and reputable.*

Jean. *His son, 18 years old, passionate.*

The Devil. *A lean and elegant individual. He does not sing, but dances, acts, plays the violin and whistles.*

Chorus of Citizens and their Children.

The Schoolteacher and Choir Mistress. *55 years old, wearing spectacles and a hat decorated with large flowers.*

SCENE ONE

The curtain rises on the church square of a small village in Holland on a spring morning. Quiet, simple houses. A small canal in the background. Few or no trees but a lot of tulips and cabbages. A church with a belfry. Delft-China like sky.

1 Prelude

The burgomaster is addressing the assembled villagers.

2 Burgomaster: Ahem! Listen to me everyone.

There are three important rules here:

First. It is a crime to alter the good old course of things.
Second. There is nothing tolerable outside this village.
Third. We swear eternal fidelity to our clocks and our cabbages. Naturally! Thank you for your attention.

The citizens nod and start to move away. Children burst on the scene, singing and dancing a traditional French ronde. Their schoolmistress tries to organise them.

3 Children:

Can you grow cabbages?

In our own way, in our own way.

Can you grow cabbages?

In our own way.

We grow them with our feet.

In our own way, in our own way.

We grow them with our noses.

In our own way, in our own way...

The villagers who remain look on approvingly as the well-drilled children dance: first a "Tulip-waltz" and then a jubilant "Polka". The Children and villagers disperse.

4 Tulip-waltz

5 Polka

Jeannette, the daughter of the burgomaster, comes in.

6 Burgomaster: Ah, Jeannette...

Jeannette: Yes, papa.

Burgomaster: Remember, you are sixteen now. And today is the first day of spring. The tulips are in full bloom.

Jeannette: But I don't understand, papa, why should I be careful?

Burgomaster: Because you are young and it is spring. Do I have to explain everything? Be off with you.

Jeannette: Yes, papa.

She leaves. The burgomaster goes over to the bellringer who is fishing in the little canal.

7 Burgomaster: Good morning, town bellringer. How are you?

Bellringer: Shush!

Burgomaster: Are you enjoying yourself fishing?

Bellringer: Yes.

Burgomaster: Anything biting today?

Bellringer: No.

Burgomaster: Too bad!

Bellringer: Humph!

Burgomaster: You are lucky to find time to relax away from your bellringing duties.

Bellringer: Oh yes.

Burgomaster: For some of us, our responsibilities never cease. Isn't that true?

Bellringer: Yes, oh, yes.

Burgomaster: Still, as long as you are there at twelve to ring the bell. You know we all rely on you.

Bellringer: Yes, oh yes.

8 Burgomaster: It is the great tradition of the town. We will all be there with our watches at the ready to check whether the time is correct. Without proper regulation, life is impossible.

Bellringer: Oh yes.

Burgomaster: Well, don't stay fishing too long. I don't want you doing things in a rush. What?

Bellringer: Yes, oh yes. *(As the burgomaster leaves, the bellringer's line suddenly tightens and he pulls out a greater silver fish.)* Voilà! *During the following scene, the bellringer starts to pack up his fishing tackle. Jean enters looking around him. He holds a bunch of tulips. He sees Jeannette returning. He watches her lovingly. Then takes a deep breath and approaches her.*

9 Jean: Good morning, Jeanette.

Jeannette: Good morning.

Jean: I wanted to give you these flowers.

He thrusts the tulips into her hand.

Jeannette: But I don't understand. Why?

Jean: Because they are fresh and lovely.

Jeannette: I still don't understand.

Jean: I saw them in the field and my heart was filled with love.

Jeannette: With love for tulips?

Jean: *(embarrassed)* In a way, I suppose. When you see them blooming, ripe-coloured and enticing, they set the heart alight. Don't you feel the same? Don't they give you wonderful thoughts and wonderful hopes? They speak of spring and youth and –

Jeannette: I'm sorry, I can't hear this.

Jean: But why? I don't understand. I thought I could show you the place where I found these tulips and...

Jeannette: No, I'm sorry. I can't. You can't.

She runs off after her father, dropping some of the tulips as she goes. Jean stands gazing after her. Then he slowly and lovingly picks up the fallen tulips, kissing each one. His father comes up with his fishing tackle.

10 Bellringer: Come along, we must get ready.

Jean: But surely there's still time.

Bellringer: Time flies. That's why it must be regulated. The burgomaster will give me no peace if I'm not ready for the ringing.

Jean: They ask so much of you. It's a huge responsibility. But then nobody can make these bells ring out like you.

Bellringer: That's the result of years of practice. One day I'll teach you to do it like me. The chime must always be sounded in an especially careful manner. The people expect it.

Jean: But I've never understood why.

Bellringer: Why what?

Jean: Why every day at noon the whole town is here to check their clocks. Why they would no more miss it than forget to eat. I've visited other towns but they are not like ours. Nobody cares.

Bellringer: Then that's their loss. Who knows when it started? Further back than anyone alive remembers. But it is the foundation of our life, the key to regularity and stability and the enemy to disorder and laziness.

Jean: But...

Bellringer: But that's enough questions. Time and tide wait for no man. Help me to prepare.

They hurry off towards the belfry. The villagers start to assemble again. They bow and curtsy to each other. The burgomaster and his daughter join them. All stand waiting. They bring out big pocket watches. The bells start to ring, first the carillon and then the hour. The assembled citizens start to count.

11 The Citizens *(speaking):* One... two... three... four... five... six... seven... eight... nine... ten... eleven... and twelve it is. Good!... Thirteen! *(in disbelief)* The clock struck thirteen... Thirteen?... Thirteen?...

The face of the Devil appears in the middle of the clock. Everyone gasps. The bellringer appears above, white with terror.

12 Bellringer *(shouting):* The Devil! It's the Devil! I can't move! The Devil is among us!

General panic. The men fall on their knees. The women are covering. Suddenly the Devil appears among them. He wears a tight-fitting black coat. Only his clawed hands give away who he is. He taunts them all. He bows to the burgomaster while pulling on his beard. People huddle together and shiver like a herd of frightened animals. Then he approaches Jeannette and bows. She screams. Jean comes running out of the belfry to defend her. The Devil taunts him too. The burgomaster turns to Jean.

Burgomaster: What is your father thinking of?

Jean: He's trapped. He cannot move.

Burgomaster: But there is only one hope for us. The Devil hates the holy music of the bells. They must be rung again.

Jean: Then I will ring them. *(to the Devil)* Let me through!

He tries to pass the Devil who blocks his way repeatedly. Then seeing Jean is determined, he finally bows ironically and lets him through back to the belfry. Everyone waits expectantly.

Burgomaster: Let the bells ring out again. *(to the Devil)*

We do not fear you now. Let the old ways return once more.

13 *The Devil smiles. The bells start to ring the carillon again, but with an ironically cracked sound. The Devil laughs uncontrollably. He takes out a small dancing-master's fiddle and tunes it. He begins to play the usual motif of the chime. The rhythm alters gradually and the carillon motif becomes a fantastic jig. The people start to dance in a heavy awkward fashion. Jean and his father watch in horror from the belfry. The jig continues without pity and the people are forced to follow the*

Devil. He leads them towards the canal and leaps across. They try to follow him, but he raises his bow, cutting their movement short like a conductor with a final chord.

SCENE TWO

14 Interlude

15 Tarantella

The Dutch village is transformed into a lively hedonistic Italian one. The villagers enter, similarly transformed. The men wear their hats at an angle. The women display their cleavages. They all dance a wild Tarantella, becoming more fluent and confident as they dance. The bellringer staggers out of his tower. He tries to leave the belfry but can't. Then he looks down in amazement. As the dance ends, the people speak to each other in wonder.

16 The Citizens:

My head's whirling... Mine too.
 My heart's beating fast... Mine too.
 My limbs are on fire... So are mine.
 What's happening?... Haven't a clue!
 What joy!... What pleasure!
 At last I feel free... Finally free!
 I don't care what time it is... I don't care who sees me.
 I've lost control of myself... Me too... Too bad!
 What's happening?... I don't know!
 What joy!... What pleasure!
 At last I feel free... Finally free!
 I don't want to stop... Me neither.
 I want to dance forever... Forever.
 I'm tired out... Too bad!
 What's happening?... Haven't a clue!
 What joy!... What pleasure!
 At last I feel free... Finally free!
The bellringer calls down.

Bellringer: Get me out of here. I'm missing all the fun!
But the crowd only laughs at him.

17 Jeannette: La, la, la, la...

Jeannette comes in. She's transformed too. She holds a bouquet of brightly coloured peonies. She sings a version of the Tarantella as she flirts flagrantly with the men, offering them peonies. Jean comes in and watches in horror.

Jean: Jeannette, what's happened to you? What's going on? Jeannette, listen to me...

But she ignores him, singing and handing out peonies.

Jeannette: La, la, la, la...

Jean: Please, listen to me. The whole town's going crazy. Everything's changed. You above all. Do you know what you're doing? *(She continues to ignore him.)* Jeannette, please don't be like this. I love you... *(She stops for a moment and looks at him.)* Yes, I love you.

Jeannette: You love me? Ha, ha, ha!

She breaks into wild laughter. As Jean goes towards her, there's a loud wolf whistle. It's the Devil. Jeannette responds to his whistle and dances with him. Jean tries to intervene but the wolf whistles incite the other men who crowd round Jeannette. Jean watches them to go off in despair, led by the Devil. Then he decides to follow them. The burgomaster enters. His pomposity gone, he sings a short celebratory solo and then dances. As his dance repeats itself he becomes more animated, though he soon goes back to his original steps.

18 The Citizens: Holà! Holà! Holà! Holà!

Burgomaster: Forget our clocks, forget our cabbages. It's time to change the good old course of things.

Jeannette returns, laughing pursued by all the men. The burgomaster watches approvingly. The Devil leads them on with whistles. Finally Jean returns, filled with desperation.

19 The Citizens: Holà! Holà! Holà! Holà!

Jean: I can't believe my eyes. I wanted the old ways to change but never like this... *(Jeannette dances up to him flirta-*

tiously.) Jeannette – for the last time – I love you. I love you deeply and truly. Does that mean nothing to you? *The Devil whistles and Jeannette laughs again in Jean's face. The others join in the laughter which grows louder and more menacing. Jean runs into the belfry. The Devil leads the townsfolk into another wild dance. The burgomaster joins them and they take up the words of his little song.*

Burgomaster and Citizens: Forget our clocks, forget our cabbages. It's time to change the good old course of things.

Jean appears in the belfry. As the din continues below, he joins his hands in prayer.

20 Jean: Oh Lord, save us. Here is one true heart that loves. I wasn't strong enough before. Help me. Listen to me. Save us, oh Lord. Please save us.

He prays and then seizes the bell. This time it rings as normal but one only. The townfolk freeze. The Devil's face changes. He starts to shiver too. The stage begins to darken. He lays his hands on the people, who fall at each of his gestures. Soon only the Devil is visible in the gloom. Then he disappears in a brief red glow. The black clouds slowly lift. When the lights come up, everybody is back as they were in the first scene. The carillon begins to ring as normal. Everyone gets their watches ready and only Jeannette is absent. Jean stands staring at the change he has created. The assembled citizens start to count with the bell.

21 The Citizens: One... two... three... four... five... six... seven... eight... nine... ten... eleven... and twelve it is. Good.

A sigh of satisfaction goes up as watches are adjusted and put away. The villagers bow politely to each other as they did in the first scene. The children return to the stage singing their opening chorus, led by Jeannette carrying a bunch of tulips. The schoolmistress is there too and this time she is more organised and unobtrusive.

22 Children *(simply, as a choir):*

Can you grow cabbages?
 In our own way, in our own way.
 Can you grow cabbages?
 In our own way.
 We grow them with our feet.
 In our own way, in our own way.
 We grow them with our noses.
 In our own way, in our own way...

As the children sing, Jeannette advances towards Jean, all smiles.

Jeannette: I saw these tulips in the field and my heart was filled with love.

Jean: When they're blooming, they set the heart alight.

Jeannette: Oh yes, they give you wonderful thoughts and wonderful hopes.

Jean: They speak of spring...

Jeannette: And youth...

Jean and Jeannette: And love!

He accepts the tulips from her. They embrace. The people look on approvingly. The burgomaster gives his blessing. The children sing on as Jean and Jeannette repeat the final lines of their duet. They embrace again. The smiling face of the Devil reappears briefly in the belfry.

END OF OPERA

Claude Debussy als Musikdramatiker

Bewundert wird Claude Debussy als Farbenkünstler, als Klangalchimist. Der Pianist Walter Gieseking, einer der bedeutendsten Debussy-Interpreten der ersten Hälfte des 20. Jahrhunderts, urteilt, dass „in Debussys Musik der Einklang mit den Kräften des Lebens und der Natur spürbar ist im Sinne des Einverständnisses mit der Natur“. Pierre Boulez verortet Debussys musikgeschichtliche Position „an der Schwelle der Neuen Musik“ und schreibt ihm „verführerische Kräfte von hinreißendem Zauber“ zu. Doch stehen diese Kräfte nicht in erster Linie im Zusammenhang mit dem Musiktheater. Debussys 1902 uraufgeführte Oper *Pelléas et Mélisande* gilt als ein ganz besonderes Meisterwerk, allerdings ein solitäres. Des Komponisten Verhältnis zur Oper hingegen war nicht so kühl, wie es die Beschränkung auf ein einziges Werk vermuten lassen könnte. Diese Oper ist nämlich kein Einzelfall in seinem Schaffen.

In seinen musikalischen Anfängen ist Debussy, wie viele seiner französischen Zeitgenossen, ein glühender Wagnerianer. Der Opernproduktion seines Heimatlandes steht er allerdings mit deutlicher Distanz gegenüber. Am 15. Mai 1901 schreibt er in der Zeitschrift *La Revue blanche*: „Alle Welt kennt, wenigstens dem Namen nach, unser Théâtre national de l'Opéra. Ich habe zu meinem Bedauern feststellen müssen, dass es sich in nichts geändert hat: Ein nicht ‚vorgewarnter‘ Passant hält es für einen Bahnhof; einmal eingetreten, glaubt er sich in ein türkisches Bad versetzt. Man macht dort immer noch seltsame Geräusche; die Leute, die dafür bezahlt haben, nennen es Musik.“

Man muss ihnen nicht unbedingt glauben.“ Im Zusammenhang mit der Oper *Les Barbares* von Camille Saint-Saëns legt er dem von ihm geschaffenen fiktiven Musikkritiker Monsieur Croche – „croche“ ist das französische Wort für die Achtelnote – eine beißende Kritik an der Opernmode dieser Zeit in den Mund: „In all dem steckt eine peinliche Effekthascherei, ausgelöst durch einen Text, der Ausdrücke im Vorstadtjargon enthält und Situationen, in denen die Musik von Natur aus lächerlich wirkt. Die Mimik der Sänger und der Inszenierungsstil, der alles wie in einer Sardinienbüchse zusammendrängt – eine Tradition, an der die Opéra geradezu eifersüchtig festhält – machen die Aufführung und jede künstlerische Hoffnung zunichte.“

Diese Verhältnisse also mögen ein Grund für Debussys Opern-Abstinenz gewesen sein. Hätte er aber all seine musikdramatischen Pläne verwirklicht, von denen mehrere deutlich über das bloße Planungsstadium hinaus gediehen waren, würden wir heute sein Verhältnis zur Oper deutlicher wahrnehmen. Noch lange vor *Pelléas et Mélisande* arbeitet Debussy von 1890 bis 1893 an einer dreiaktigen Oper *Rodrigue et Chimène*, deren rekonstruierte Fassung 1993 uraufgeführt worden ist.

Zwei weitere Opernpläne sind 1902 und 1908 zu datieren und haben Erzählungen des amerikanischen Schriftstellers Edgar Allan Poe als literarische Grundlage. *Le Diable dans le Beffroi* heißt die Erzählung, mit der sich Debussy von 1902 bis 1911 beschäftigt, im Untertitel „conte musical“, also eine musikalische Erzählung, die

zwei Bilder umfasst. Im englischen Original heißt sie *The Devil in the Belfry* (Der Teufel im Glockenturm). *La Chute de la Maison Usher* (Der Untergang des Hauses Usher) ist der Opernplan von 1908, an dem Debussy etwa neun Jahre lang immer wieder arbeitet, im Original *The Fall of the House of Usher*. Mit dem Usher-Stoff hat sich Debussy schon Ende der 1880er-Jahre befasst, damals hatte ihm eine symphonische Dichtung zu diesem Thema vorgeschwebt.

Neben den beiden Poe-Stoffen beschäftigt sich Debussy mit einem Plan, die Tristan-Sage zu vertonen. Der Debussy-Biograph Léon Vallas berichtet von Meldungen in Pariser Zeitungen im August 1907, die Geschichte Tristans von Debussy sei so weit fertig, dass sie 1908 in der Opéra-Comique aufgeführt werden könne. Dies sei, so Vallas, aber ein Missverständnis gewesen: „Es hatten lediglich zwischen Debussy und Gabriel Mourey Gespräche stattgefunden. Mourey wollte aus der gereinigten Fassung der Geschichte *Tristan et Yseult* von Joseph Bédier ein neues Drama schaffen.“ Der Plan hatte wohl schon gewisse Umrisse. Es sollte „ein episches, beschreibendes, anekdotisches Drama bald tragischer, bald possenhafter Art“ werden, wie Vallas beschreibt. Doch bekanntgeworden ist davon nichts – bis auf eine zwölftaktige Melodieskizze, die Debussy im August 1907 einem Brief beifügt und augenzwinkernd als eines der 363 Themen des Tristan-Romans bezeichnet.

Außerdem gibt es einige Schauspielmusiken Debussys: die *Chansons de Bilitis* von Pierre Louÿs, die 1901 in einer Privataufführung als Bühnenfassung gespielt wurden, eine Musik zu Shakespeares *King Lear* (1904) sowie die 1911 uraufgeführte Musik zu *Le Martyre de Saint Sébas-*

tien von Gabriele D'Annunzio – ein „Mysterium“ in fünf Akten, wobei Debussys Musik eine Stunde, der Text rund vier Stunden umfasst. Eine weitere Bühnenmusik ist das populäre Stück für Flöte solo *Syrinx* aus dem Jahr 1913. Es diente als Einlage zu Gabriel Moureys *Psyché*.

Die Arbeit an Poes *Teufel im Glockenturm* beginnt Debussy bereits einen Monat nach der Premiere von *Pelléas et Mélisande*. Das Szenarium erstellt er 1903 auf Grundlage der Baudelaireaschen Übersetzung der Erzählung. Seine musikalischen Einfälle notiert er in Form von Skizzen. Doch wird er an der konsequenten Weiterarbeit immer wieder durch neue Projekte gehindert. Zunächst steht das Orchesterstück *La Mer* auf dem Plan, später das Ballett *Khamma* und *Le Martyre de Saint Sébastien*. Von der Musik für die Oper realisierte er nur wenige Takte. Dazu bemerkt Thomas Kabisch: „[Die Musik] sah einen Teufel vor, der ausschließlich pfeift und Geige spielt. Im ersten, primär instrumental bestimmten Tableau sollte eine ‚gigue fantastique‘ vorkommen, deren Charakterisierung durch Debussy an die *Images pour orchestre* denken lässt, für den zweiten Teil hingegen waren solistisch geführte Chorstimmen geplant. In Konzeption wie Details ist eine Nähe zu Strawinskys *L'Histoire du soldat* und *Pulcinella* unverkennbar.“

Sind von *Le Diable dans le Beffroi* nur wenige Skizzen erhalten, so sind die musikalischen Konturen der Oper *La Chute de la Maison Usher* ein wenig deutlicher. Offenbar hat Debussy mit diesem Stoff intensiv gerungen, wovon allein drei verschiedene Versionen des Librettos zeugen. Die musikalische Ausarbeitung beruht vor allem auf der dritten Fassung des Librettos (1915/16). Kabisch hebt Debussys Notiz zu dem Wort „la peur“ (die Angst) hervor.

Neben dieses Wort schreibt Debussy die Abkürzungen „c.a./alt.s.l.t./cym“, das heißt „cor anglais“ (Englischhorn), „altos sur la touche“ (Bratschen auf dem Griffbrett) und „Cymbale“ (Becken). Dazu bemerkt Kabisch weiter: „Diese mottoartige Verknüpfung des zentralen Stichworts mit einer Instrumentationsangabe ist umso bemerkenswerter, als Debussy ... nicht in ‚orchestralen Farben‘ dachte, sondern den Tonsatz als wirkende Kraft des musikalischen Klangs betrachtete.“ Eine der erhaltenen Skizzen enthält den Monolog Rodericks, des letzten Usher-Sprosses, eine zweite ein Lied seiner lebendig begrabenen Schwester Madeline (*Le Palais hanté* [Der verwünschte Palast]).

Als Debussy am Roderick-Monolog arbeitet, schreibt er an seinen Verleger Durand: „Das ist traurig zum Steinerweichen, denn es geht just um die Frage, welchen Einfluss die Steine auf die Moral der Neurastheniker haben. Das Ganze hat einen reizvollen Moderduft, und zwar kommt er zustande, indem man die schweren Töne der Oboe mit den harmonischen Klängen der Geigen mischt (Patentiert ohne staatliche Garantie). Sprechen Sie aber mit keinem darüber, denn es liegt mir viel daran.“ Während er eigentlich an *La Mer* weiterarbeiten muss, befasst er sich weiterhin mit seinen Poe-Projekten und bekennt Durand: „Da habe ich mich gehen lassen und fast nur mit Roderick Usher und dem Teufel im Glockenturm beschäftigt. [...] Ich schlafe mit ihnen ein und finde beim Aufwachen die düstere Schwermut des einen oder das Hohngelächter des anderen“ (21. September 1909).

1915, sechs Jahre später, ist Debussy bereits von seiner Krebskrankung gezeichnet, die ihm den Tod brachte. Von Dezember 1915 an ist er, wie Vallas schreibt, „fast

nur noch ein Patient in Behandlung von Ärzten und Chirurgen. Trotz der Operationen und der Radiumbestrahlungen leidet er unaufhörlich und wird immer schwächer.“ Debussy notiert: „Ich war dabei – oder fast dabei – *La Chute de la Maison Usher* zu vollenden: Die Krankheit hat meine Hoffnung ausgelöscht [...] Ich finde mich schwer mit dieser Wendung meines Schicksals ab, und ich leide wie ein Verdammter.“

Der englische Musikforscher Robert Orledge (*1948) hat die Opernskizzen Debussys rekonstruiert. Er war von 1991 bis 2002 Musikwissenschaftler an der Universität Liverpool und ist ausgewiesener Spezialist für die französische Musik des beginnenden 20. Jahrhunderts. Seine Dissertation schrieb er über den elsässischen Komponisten Charles Koechlin (1867–1950), darüber hinaus schrieb er Bücher über Gabriel Fauré, Debussy und das Theater sowie Erik Satie. Seit seiner Emeritierung 2004 hat er sich als „kreativer Musikologe“ mit der Komplettierung unvollendeter Werke Debussys befasst. Dazu gehören *Der Untergang des Hauses Usher*, erstmals aufgeführt bei den Bregenzer Festspielen am 7. August 2006, das Ballett *No-ja-li ou Le Palais de Silence*, erst-aufgeführt am 8. Mai 2006 in Los Angeles, *Fêtes galantes* und *La Saulaie*, erstaufgeführt am 24. April 2013 in der University of Maryland, dazu weitere Orchesterwerke sowie die Poe-Oper *Le Diable dans le Beffroi*, welche am 28. Februar 2012 in Montreal unter der Leitung von Paolo Bellomio aufgeführt wurde.

Als 1908 Debussys *Pelléas et Mélisande* am Manhattan Opera House in New York mit großem Erfolg ihre amerikanische Erstaufführung erlebte, beeilte sich die Metropolitan Opera, den französischen Maestro für eine zweite

Novität zu verpflichten. Debussy sicherte dem Haus die Erstaufführung der beiden Poe-Opern zu – und war also offensichtlich der Ansicht, er werde sie noch vollenden. Dabei ließ sich der Komponist vertraglich bestätigen, dass beide Werke nur im Verbund am selben Abend aufgeführt werden dürften, dass also der düsteren Schwermut das Gegengewicht des Hohngelächters gegenübergestellt

werden müsse. In dieser vom Komponisten intendierten Form sind die von Robert Orledge komplettierten Werke noch nie erklingen. Insofern handelt es sich bei der Produktion mit dem Göttinger Symphonie Orchester um eine Welturaufführung: In dieser Koppelung hätten nach dem Willen Debussys seine beiden Opern an der New Yorker Metropolitan Opera aufgeführt werden sollen.

Michael Schäfer

Der Untergang des Hauses Usher

PERSONEN

Roderick Usher. 35 Jahre. Sein Gesicht ist gezeichnet von Angst und Schrecken. Er gleicht in Ansätzen Edgar Allan Poe. Obwohl sein Anzug unordentlich ist, merkt man, dass er auf seine Kleidung achtet. Er trägt eine große, dunkelgrüne Krawatte.

Der Freund von Roderick. Älter als Roderick Usher, einfache Erscheinung à la „Gentleman Farmer“. Brauner Cord-Anzug, hohe, weiche Stiefel.

Der Arzt. Alter nicht schätzbar. Sein Haar ist rot, aber mit grauen Strähnen. Große Brille. Die Stimme leise, flüsternd. Er scheint immer ängstlich, unruhig, und befürchtet ständig eine fiktive Person hinter seinem Rücken. Schwarz gekleidet.

Lady Madeline. Sehr jung. Sie trägt ein langes, weißes Kleid.

Alle Kostüme in der Art der englischen Romantik.

1 Prélude

Das Zimmer von Roderick Usher. Ein großer Raum mit gewölbter Decke, Eichenparkett und dunkelgrün tapezierten Wänden mit langen, schmalen Fenstern. Links ein mächtiger Kamin, dessen Feuer rote Reflexe in den Raum wirft. Ebenso auf der linken Seite, in einer etwas abgesetzten Seitenwand, eine große Tür aus Ebenholz. Extravagante antike Möbel, die aber trotz ihrer ursprünglichen Schönheit unbequem und heruntergekommen wirken. Bücher und alte Musikinstrumente liegen verstreut im Zimmer herum. In der hinteren Wand eine große Fenstertür, die man über drei Stufen erreicht und welche in einen Park hinausführt, in dem sich ein alter Weiher mit abgestandenem verschmutzten Wasser befindet. Es ist Tagesende. Am düsteren Himmel hängen schwere dunkle Wolken über den fast schwarzen Wipfeln der Zypressen.

ERSTE SZENE

Als der Vorhang aufgeht, ist der Raum leer. Die Szene ist nur durch eine Lampe in der Nähe eines breiten Sofas beleuchtet. Eine entfernte,

kränkliche Stimme ist zu hören – die Stimme von Lady Madeline. Sie erscheint und überquert die Bühne von rechts nach links.

2 Lady Madeline:

„Im allergrünsten unserer von guten Engeln beseelten Täler wurde einst ein wunderbarer Palast gebaut. Es war im Reiche des Herrschers der Gedankenkraft. Noch nie hat Seraphim seine Flügel über einem so herrlichen Palast ausgebreitet.“

Ein Diener führt Roderick Ushers Freund durch die Fenstertür herein. Verstoßen kommt der Arzt durch eine niedrige Tür hinter dem Gobelin hervor.

3 Arzt: Wer sind Sie? Was wollen Sie? Hat man Ihnen nicht gesagt, dass niemand diesen Raum betreten darf?

Freund: Roderick hat mir geschrieben. Sein verzweifelter Brief ließ kein Abwarten zu. Ich bin sein einziger Freund, ich bitte Sie...

Arzt: Ah! Ja! Ich weiß... Ich bin sein ihm seit Langem treu ergebener Arzt. *(Sie begrüßen sich kühl.)* Ich hatte sogar die traurige Ehre, seiner Mutter in ihren letzten Stunden beizustehen. Was für ein tragisches Ende!

Freund: Er bittet mich inständig um einen Besuch. Er erhofft sich davon ein wenig Freude, ein wenig Erleichterung von seinem qualvollen Leid... Es ist ein Hilferuf eines von unerklärlichem Leid gebeutelten Herzens.

Arzt: Leider! Aber da kann man nichts machen.

4 Dieser Mann ist der letzte Vertreter eines alten, hochmütigen Geschlechts, welches durch ständige Inzucht folgerichtig zerstört werden musste. Fast alle waren krank, haben sich, wie vom Teufel besessen, bizarren Wissenschaften hingegeben. Alles Verrückte, guter Herr, alles Verrückte, glauben Sie mir!

Freund: Ich habe in Roderick immer nur eine Seele gesehen, die von Kunst und Schönheit erfüllt ist...

Arzt: Wenn Sie so wollen... Aber das ist ja genauso das Streben nach dem Bizarren, dem Wahnhaften, dem er nicht ausweichen konnte. Sie werden es schon noch sehen... Obwohl er noch so jung ist, hat seine verwirrte Seele schon seinen schwachen Körper zerstört. Sie werden sehen, wie seine große, bereits schon kahle Stirn alle Anzeichen der Verrücktheit trägt. Sein Geist ist nur noch Opfer seiner Angst.

5 Freund: Und seine Schwester, Lady Madeline? Ich weiß, dass die beiden seit jeher unzertrennlich und ihre zärtlichen Gefühle füreinander groß sind...

Arzt: Man sieht Lady Madeline sehr selten. Weshalb interessiert Sie das überhaupt?

Freund: Ihre Reaktion ist befremdlich. Würden Sie mir bitte antworten?

Arzt: Hören Sie... Lady Madeline ist die sanfte Antwort auf Ihren merkwürdigen Freund. Sie ist so schwach und zerbrechlich. Die unheilvollen Gemäuer des Hauses Usher haben ihr Schicksal bestimmt. Langsam aber sicher haben sie ihr Lächeln und ihre gütigen Augen erstarren lassen. Lady Madeline wird sterben wie alle anderen, aber vielleicht früher. Und das ist sein Fehler! So liebt man seine Schwester nicht!

Freund: Was wollen Sie damit sagen?

Arzt: Ich weiß! Ach, wenn Sie ihre Stimme hören könnten, die aus überirdischen Sphären zu kommen scheint! Er bringt sie oft dazu, Gesänge zu singen, welche die Engel verdammen. Das ist absolut unverständlich und gefährlich. Eine Frau ist keine Laute! Aber er ist da absolut blind. Er versteht nicht, dass ihre Seele mit diesen Gesängen langsam stirbt.

6 Ah! Weshalb will sie nicht auf mich hören? Ich habe alles versucht um sie zu warnen... Sie ist so schön...

Freund: In was für ein Delirium steigern Sie sich da rein? Führen Sie mich zu Roderick...

Arzt: Hören Sie, er kommt... Zeigen Sie sich noch nicht!

ZWEITE SZENE

Roderick betritt den Raum, die Kleidung unordentlich. Er starrt ins Leere und scheint nichts wahrzunehmen. Seine Bewegungen sind steif und abgehackt, die Stimme heiser.

7 Roderick: Madeline... Madeline... Ich habe vorhin geschlafen, aber ich habe sie gehört. Ihre Stimme hat mich aufgeweckt. Ihre Stimme. Es war ihre Stimme... Es gibt diese Stimme kein zweites Mal auf dieser Welt. Es war ihre Stimme, ich bin mir ganz sicher. Wo ist sie?

Ah! Ich kann nicht mehr, ich will nicht mehr. Nein! Bitte nicht... Ich will das nicht mehr spüren. Immer schlafe ich im Fieber ein und wache angerstert auf. Qualen ohne Ende, ohne Ende, ohne Ende!

Er stützt sich neben einem Fenster ab.

8 Alte Gemäuer, fahle Gemäuer! Was habt ihr aus mir gemacht? Tagein, tagaus wohne ich in euch und bin euch ausgeliefert. Wie euch der Winterregen, so fressen mich meine dunklen Gedanken langsam auf. Oh ihr alten Mauern! Weshalb diese blinde Bestrafung für Sünden, die ich nicht begangen habe? Was habe ich denn getan? Ihr unheilvollen Mauern, ihr habt schon meine Kindheit überschattet. Wenn ganz selten einmal gelacht wurde, habt ihr mich dafür bestraft. Weshalb konnte ich nicht leben wie alle anderen auch? Ihr habt mein Weinen nicht erhört, ihr hattet kein Mitleid. Oh ihr fahlen, gefühllosen Mauern, ihr habt mich zu Eis erstarren lassen. Aber am Tag als meine Mutter starb, habe ich gelacht... Ja! Ich habe es gewagt zu lachen! Ihr habt nicht verstanden, wie ich mich darüber freuen konnte, dass meine Mutter von dem unheilvollen Fluch, der über unserer Familie liegt, endlich erlöst wurde. Eure unsichtbaren Hände haben unaufrichtig dieses schwere dunkle Netz gestrickt, welches mich wie eine unheilbare Krankheit immer mehr einhüllt und mich langsam ersticken lässt.

9 Ah! Mich dürstet nach Leben... Ich sehne mich nach Licht... Sonnenstrahlen dringen hier nur ein, um gleich wieder zu erlöschen. Lasst mich gehen, haltet mich nicht zurück... Nein! Nein! Schweigt. Ich will diese weinenden Klagen nicht mehr hören. Diese Klagen all der in diesem Haus Verstorbenen, die ihr hierher gelockt habt um zu sterben, ihr Mauern des Todes! „Bleib hier! Bleib hier, um zu sterben...“ Schweigt – ich werde

euch gehorchen. Es ist kalt. Der Nebel steigt auf... Was bewegt sich da drüben, im grauen Schilf? Ein verirrter Vogel? Jetzt fliegt er durch den Nebel wie ein Vorbote des Todes... Seine Flügel schlagen im Rhythmus der Zeit. Ah! Jetzt erkenne ich dich... Du warst zugegen, als mir meine Mutter den letzten Kuss gab. Was willst du heute hier? Wer muss heute mit dem Leben bezahlen?

10 Etwa du, Madeline? Über alles geliebte Schwester, einziger Lichtstrahl in meinem Leben. Ah! Ihre Lippen auf meiner Stirn wie ein erfrischendes Parfüm... Ihre Lippen, die mich von einem nie erlebten Glück träumen lassen! Weißt du, unheilvoller Vogel, denn nicht, dass mir gar nichts mehr bleibt, wenn du sie mir entreibst? Weißt du denn nicht, dass sie mein einziger Grund ist, nicht zu sterben? Ah! Ihr alten Mauern! Habt ihr kein Erbarmen? Umhüllt mich! Schützt mich wie eine Steinmauer! Verteidigt mich! Dass ich dieses unheilvolle Geräusch nicht höre... Lasst die Flügel des Todes nicht eintreten... Hört ihr? Hört ihr? Sie kommen, sie kommen zu mir! Die schwarzen Flügel! Ich kann nicht mehr... Ich habe Angst... Ich habe Angst...

Der Freund, welchen der Arzt vergeblich versucht zurückzuhalten, eilt auf Roderick zu.

11 Arzt: Erschrecken Sie nicht, ich habe ihn oft in diesem Zustand gesehen. Es ist nicht ungefährlich ihn da rauszuholen. Glauben Sie mir, wir können nichts tun.

Freund: Weg da!

Der Arzt verschwindet mit einer ironischen, selbstmitleidigen Geste durch die Fenstertür.

Roderick, Roderick, mein Freund!

Roderick öffnet die Augen und betrachtet die Tür aus Ebenholz. Er erblickt den über ihn gebeugten Freund und erhebt sich ohne Anstrengung.

Roderick: Sie, Sie sind da! *(Die beiden fallen sich in die Arme.)* Ich hatte ein so großes Bedürfnis Sie zu sehen!

Roderick mimt eine automatisierte Geste der Herzlichkeit; in der Folge wechseln sich Lebhaftigkeit und Mattigkeit ab.

Herzlich willkommen im alten Hause Usher. Entschuldigen Sie mich bitte, ich hätte Ihnen entgegenkommen müssen.

12 Fackeln, zünden wir Fackeln an, ich sehe Sie ja kaum!

Freund: Lieber Roderick, ich brauchte Gott sei Dank niemanden! Und jetzt lasst uns unsere alte, langjährige Freundschaft feiern. Erinnern Sie sich?

Roderick: Ja – wir haben zusammen gespielt und gelernt. Sie haben mich als Kind verstanden, obwohl ich in einer Traumwelt lebte. Sie konnten mir meine – schon damals, wie heute noch immer – unverständlichen Gedankensprünge verzeihen...

Freund: Roderick, wovon sprechen Sie?

Roderick: Sie wieder zu sehen, lässt in mir alle Ereignisse, welche mein Leben bestimmt haben, wieder aufleben. All diese langen und trostlosen Tage, an denen ich machtlos der Zerstörung meiner selbst und meines Hauses zusehen musste. Dieses Haus, an dem nie jemand gewagt hat, jemals etwas zu ändern. Aus dem jegliche Freude gewichen ist, so wie die Wunder der Antike verschwunden sind.

Er zittert und versucht nervös, seine Kleidung zurecht zu streichen.

Freund: Was haben Sie?

Roderick: Ich habe heute Abend zu viel von dem aus dem Weiher aufsteigenden Nebel eingeatmet. Und wenn man den Bauern glaubt, ist dieser Nebel unheilvoll. Vielleicht haben sie Recht? *(zum Freund, der das Fenster geschlossen hat)* Danke, so ist es besser. Bitte verzeihen Sie mir, dass

ich Sie darum gebeten habe, mit mir meine tiefe Traurigkeit zu teilen... Sie sind mein Freund, mein einziger Freund, und ich habe Sie nie vergessen! Hier vergisst man nichts! Schauen Sie mich an – schauen Sie, was die Zeit aus mir gemacht hat; ich bin ein alter Mann.

13 Freund: Aber Roderick! Sie sind doch noch jung. Noch können Sie hier ausbrechen. Gehen Sie in die Welt hinaus, das wird Sie auf andere Gedanken bringen. Auch wenn die Freude Ihr Haus verlassen hat, heißt das noch nicht, dass sie anderswo nicht doch existiert. Haben Sie Kraft, die Freude wiederzufinden: Irgendwo in der Welt wartet sie sehnsuchtsvoll auf Sie. In einem festlichen Kleid, die Arme ausgebreitet, um Liebe und Zärtlichkeit zu schenken wie eine Mutter ihrem Kinde. Gehen Sie...

Roderick: Denken Sie denn, ich hätte das nie versucht? Ich war alleine, wollte nicht mehr leiden, nicht mehr auf diesen langsamen, qualvollen Tod warten... Das Fieber in meinen Adern gab mir den Mut, diesen so oft gehegten Wunsch in die Tat umzusetzen... So hab ich mich auf leisen Sohlen wie ein Dieb und zitternd vor Angst aus dem Haus geschlichen... Aber kaum hatte ich die Türschwelle überschritten, hat mich eine unsichtbare Kraft gezwungen, zurückzugehen.

14 Die alten Mauern haben gefunktelt und unzählige vorwurfsvolle Augen mich angeschaut. Sie haben alle meine Flucht beobachtet... Ich hörte ihre verführerischen und tyrannischen Stimmen: „Bleib hier, bleib hier! In keinem anderen Haus wirst du so sanft in deinen letzten Schlaf gewiegt... Bleib hier, bleib hier! Stirb hier.“ Danach habe ich es nie mehr gewagt, diese Stimmen zu verlassen.

Freund: Sie hörten diese Stimmen nur, weil Sie Fieber hatten. Wenn es Ihnen besser geht, werden Sie das alles vergessen...

Roderick: Wenn Sie mich lieben, schweigen Sie! Ach – können Sie mich denn nicht verstehen? Es ist nicht umsonst, dass all meine Ahnen in diesem Haus gelitten und geliebt haben. Es sind ihre Geschichten, welche sich tief in diese Mauern eingegraben und die Seele dieses Hauses geprägt haben. Diese starken, dominanten Mauern, welche seit Jahrhunderten unser Schicksal bestimmen und denen ich, als letzter Nachkomme unseres Geschlechts, gehorchen muss! Stellen Sie sich vor, was diese Mauern alles Schreckliches gesehen haben! Spüren Sie diese Trauer? Diese bittere Melancholie, an der schon so mancher vor mir gestorben ist? Schauen Sie sich diesen fast unsichtbaren Riss an. Seit langem beobachte ich schon, wie er sich langsam in Richtung Teich durch die Mauern frisst... Dieser Riss! Das ist auch die Wunde, die sich in mein Herz eingräbt und an der mein Körper und mein Geist zu Grunde gehen werden.

15 Freund: Roderick! Roderick!

Roderick: Mit der Wunde ist auch diese schreckliche Angst gekommen... Ach – ich wünsche Ihnen, dass Sie nie diese totenblassen Regionen betreten müssen! Diese schlaflosen Nächte... Es gibt keine größeren Qualen. Unsichtbare Hände packen Sie im Nacken und ziehen Sie ins Bodenlose. Ein schrecklicher Kampf. Ein lautloser, zerstörerischer Höllenkampf... Eines Tages wird mich nichts und niemand mehr zurückhalten und beschützen. Auch nicht meine arme Schwester, arme Madeline! Ich werde keine Kraft mehr haben, um zu kämpfen. Ich werde an dieser Wunde sterben. Ich werde diesen Kampf verlieren. Die Geschichte und die Vergangenheit des Hauses Usher werden mich umbringen!

Er schluchzt verzweifelt.

Freund: Oh, weinen Sie nicht. Hören Sie nicht auf den Rat von Verstorbenen!

Roderick: Aber es sind die Einzigen, die wissen, dass ich nicht mehr weiterleben kann.

Wie ein Verrückter geht er durch die kleine Tür ab.

Freund: Roderick, wohin gehen Sie? Sie sollten nicht...

Arzt (*erscheint in der Fenstertür, aber bleibt auf der Schwelle stehen*): Lassen Sie ihn. Kommen Sie hierher. Was ich befürchtet habe, ist eingetreten. Ich habe es Ihnen ja schon gesagt.

Freund: Was? Sie wollen doch nicht etwa sagen, dass...

Arzt: Doch, sie ist tot.

Freund: Lady Madeline?

Arzt: Ja!

Freund: Wo ist sie?

Arzt: Hier... (*Er zeigt auf die Mitte des Bodens.*) Sie ist vor Kurzem von ihrem täglichen Spaziergang zurückgekehrt. Sie lag leblos auf dem Boden vor der Treppe, welche zu ihrem Zimmer hinaufführt. Wir haben sie dann in einen Keller getragen, der sich merkwürdigerweise genau unter diesem Zimmer hier befindet.

Freund: Weshalb diese Eile?

Arzt: Wir mussten schnell handeln. Nicht zu denken, was passiert wäre, wenn Roderick sie gesehen hätte. Hätte seine Verrücktheit den Tod respektieren können?

Freund: Haben Sie ihn denn selbst respektiert? Was gibt Ihnen das Recht so zu handeln?

Arzt: Was geht Sie das an? Um in diesen Keller zu gelangen, muss man einen langen Gang durchqueren, dessen Mauern mit Kupfer ausgekleidet sind. Die massive Eisentür ist nur sehr schwer lautlos zu öffnen. Bei jedem kleinsten Geräusch hatte ich Angst, dass...

Freund: Aber Roderick wird es so oder so erfahren müssen...

Arzt: Ich weiss. Warten wir ab... Es wird noch genug Zeit sein. Warten wir ab!

16 Lassen Sie mich Ihnen einen guten Rat geben, verehrter Herr: Verlassen Sie dieses Haus! Die Luft, die man hier einatmet, ist ungesund für einen Mann wie Sie; im Übrigen konnten Sie ja feststellen, dass Ihre Ergebenheit Roderick gegenüber zu nichts führt. Gehen Sie weg, bevor dieser irre Besessene ein weiteres Opfer fordert. Kommen Sie!

Freund: Er wird nach dem unerklärlichen Tod seiner Schwester noch einsamer sein als bisher. Ich kann ihn jetzt nicht verlassen!

Arzt: Oh! Sie übersehen mich! Ich werde ihm beistehen wie all den anderen... (*leise, abgewandt*) Und ich hoffe natürlich noch meine verdiente Belohnung zu erhalten.

Freund: Ich glaube, ich höre ihn. Lassen Sie mich durch.

Arzt: Wie Sie wollen. Aber denken Sie daran: Falls Sie mit ihm sprechen, schließen Sie mit ihm ab, mit diesem letzten Nachkommen der Usher! Alte, verdammte Familie...

Er geht ab. Roderick betritt den Raum, ein dickes Buch in den Händen. Er summt leise das Lied, welches Lady Madeline am Anfang gesungen hat. Seine scheinbare Ruhe ist beängstigend.

17 Roderick: „Im allergrünsten unserer von Engeln beseelten Täler...“ So hat sie gesungen. Ich trage ihre Stimme in mir! (*Er dreht sich zu seinem Freund.*) Ah! Sie sind da. Haben Sie Lady Madeline nicht gesehen auf dem Weg hierher? Obwohl sie sehr schwach ist, geht sie oft im Park spazieren, trotz meines Verbotes, am Rande des Weihers; die spiegelnde Wasseroberfläche zieht auf geheimnisvolle Art und Weise unsere Blicke an.

Freund: Ihr Arzt ist soeben...

Roderick: Ah! Der der Familie Usher treu ergebene Arzt. Ah! Er glaubt noch immer, ich merke nichts. Er glaubt, ich sei total verrückt. Er wünscht meinen Tod und beobachtet mich wie ein Aasgeier. Er wartet nur darauf, dass ich sterbe.

Freund: Was wollen Sie damit andeuten?

Roderick: Er wagt es, Madeline zu lieben – er liebt Madeline! Er, dieser Totengräber! Sind Sie ganz sicher, dass Sie sie nicht gesehen haben? Vielleicht haben Sie sie in sehr schlechtem Zustand angetroffen und wagen nicht, mir das zu sagen?

18 Ich weiß, dass sie sehr schwach ist, dass sie niemanden mehr sehen will. Ich weiß, dass sie sich zu ihrem eigenen Schutz von mir distanzieren musste. Sie wollte immer bleiben. Nie mehr kann ich ihren Gesang hören! Wenn sie singt, lichtet sich der dunkle Himmel und ein wunderbarer Duft erfüllt die Luft, stärker und anhaltender als Blumenduft, und die Todesengel verstummen und ziehen sich verzaubert zurück... Kommen Sie, Sie müssen sie doch gesehen haben?

Freund: Weshalb hätte ich Ihnen das denn nicht erzählt?

Roderick: Ja, Sie haben Recht. Sie konnten ja nicht wissen, dass... Hören Sie! Hören Sie nichts?

Freund: Nein...

19 Roderick (*gesprochen*): Schauen Sie, ich habe dieses alte, merkwürdige Buch über längst verlorengegangenes Wissen wiedergefunden. Es erzählt von alten afrikanischen Satyrn und von Aegipan...

Während die beiden zusammen in dem Buch lesen, spielt – kaum hörbar – die Musik, welche sich Roderick im Geist vorstellt. Bald aber

lässt er das Buch fallen und starrt wieder mit demselben fixen Blick vor sich hin wie ganz am Anfang. Er geht zum Fenster.

Ich muss es jetzt wissen! Diese Ungewissheit ist unerträglich.

Freund: Roderick, Sie können jetzt nicht nach draußen gehen. Ein Gewitter zieht auf, die schweren Wolken hängen schon ganz tief.

Roderick *(nachdem er seinen Freund schweigend angesehen hat):* Warten Sie – so etwas haben Sie noch nie gesehen! *(Er öffnet das Fenster.)* Sehen Sie diesen klaren Himmel über dem Weiher? Und er! Der unheilvolle Vogel, er ist auch da. Er fliegt nicht mehr. Sehen Sie ihn?

Freund: Roderick, hören Sie auf, schließen Sie das Fenster. Da draußen gibt es nur Unwetter. Die Eiseskälte ist gefährlich für Sie. *(abgewandt)* Was soll ich tun? *(zu Roderick, den er mit sanfter Gewalt zum Divan geführt hat)* Hier ist Ihr Lieblingsroman. Ich werde Ihnen diese schöne Geschichte vom Ritter und dem Eremiten vorlesen.

Roderick: Nein! Nein! Lassen Sie mich! Gehen Sie sich ausruhen. Diese Nacht ist für mich nicht gefährlicher als alle anderen Nächte auch!

Freund: Diese Nacht wird schrecklich und ich werde bei Ihnen bleiben. Lauschen Sie der Geschichte! *(gesprochen)* „Sire Ulrich, von Natur aus ein mutiger Charakter, jetzt aber noch gestärkt von dem Wein, den er getrunken hat, zögert nun nicht länger und will den in Wirklichkeit hinterhältigen und hartnäckigen Eremiten zur Rede stellen.“

20 Er fürchtet das aufziehende Unwetter und hebt seine Keule, um so rasch wie möglich die große Tür einzuschlagen. Das zerberstende Holz macht einen Lärm, der wie ein Alarm im ganzen Wald zu hören ist.“

Während er vorliest, bleibt Roderick sitzen und wiegt sich, den Kopf auf die Brust gesenkt, sanft hin und her.

Roderick, Sie hören mir ja gar nicht zu!

Roderick: Oh doch, doch! Ich lausche Ihnen mit all meiner Kraft.

Freund *(gesprochen, schnell und aufgereg):* „Als Ulrich durch die Tür tritt, ist er einerseits wütend, gleichzeitig aber auch verzaubert, anstelle des hinterhältigen Eremiten einen wunderbaren, feuerspeienden Drachen vorzufinden; vor einem goldenen Palast mit silbernem Boden; an der Mauer hängend ein eherner, glänzender Schutzschild.“

Roderick: „Der ehernen Schild glänzt.“

Freund: „Und dann! Ulrich hebt seine Keule und erschlägt damit den Drachen, der vor ihm ächzend, Schwefel speiend und mit großem Getöse zusammenbricht und stirbt.“

Roderick *(immer noch in seinem unaufhaltsamen Hin- und Herwiegen des Oberkörpers, dreht den Kopf langsam in Richtung der Tür aus Ebenholz):* „Der Schild glänzt. Sie wird ihn erreichen.“

Freund: „Und jetzt, als der Zauber vorbei ist, betritt Ulrich den silbernen Boden und geht in die Richtung, wo der Schild hängt. Doch bevor er zu der Stelle gekommen ist, fällt der Schild zu Boden, ihm direkt vor die Füße.“

In dem Moment, ganz so, als wäre ein eherner Schild auf einen Silberboden gefallen, hört man von ferne ein dumpfes, metallisches Echo. Roderick ist auf den Boden gesunken, mit einem Ohr auf dem Fußboden. Ein ungesundes, zittriges Lächeln umspielt seine Lippen. Er flüstert schnell und undeutlich. Der Freund hat sich ganz zu ihm heruntergebeugt.

21 Roderick: Hören Sie nicht? Ich höre es schon seit Minuten – ich habe es gehört, aber wollte es nicht wahrhaben. Oh! Hab Erbarmen mit meiner unglücklichen Seele! Ich wagte nicht, es auszusprechen. Er hat sich gerächt, der alte Aasgeier. Er hat sie lebendig im Keller weggesperrt, er wollte es schon einmal tun. Ich

weiß es. Ich sage Ihnen, ich bin ganz sicher, ich weiß es. Vorhin habe ich ganz schwach seine Schritte hinten im Keller gehört. Ha! Ha! Sire Ulrich, das Röcheln des sterbenden Drachens, das Geräusch des Schutzschildes. Und das Geräusch der Tür – der Eisentür!

Er stützt sich auf die Hände auf. Seine Worte werden durch sein diabolisches Lachen unterbrochen.

22 Sehen Sie sie? Sie ist in dem Gang aus Kupfer. Schauen Sie diese armen, blutenden Hände an – ihr Kleid ist voller Blut. Ha! Ah! Roderick! Die, die du geliebt hast, aber nicht lieben durftest – du konntest sie nicht beschützen. Oh! Wird sie mir das zum Vorwurf machen? *(erschrocken)* Sie kommt die Treppe hoch, ich höre ihre Schritte, ich höre ihr klopfendes Herz. Ach! Ihre Augen – ihre Augen weinen Blut...

Er ist wütend aufgestanden und schreit sich mit diesen letzten Worten fast die Seele aus dem Leib.

Unwürdiger! Unwürdiger!

Während Roderick die letzten Worte „Unwürdiger! Unwürdiger!“ schreit, scheint es, als hätten seine Rufe magische Kraft erreicht. Die große alte Tür aus Ebenholz öffnet sich ganz langsam. Gleichzeitig stößt ein heftiger Windstoß die Fenstertür auf.

Ich sage Ihnen, jetzt steht sie vor der Tür!

Lady Madeline bleibt einen Moment zitternd und schwankend auf der Schwelle der Ebenholztür stehen. Dann stößt sie einen tiefen, herzerreißenden Schrei aus und fällt in die ausgebreiteten Arme ihres Bruders, der auf sie zugegangen ist. In ihrem Todeskampf reißt sie ihn mit zu Boden. Der Freund ist geflüchtet. Draußen wütet der Sturm. In dem Moment, in dem Roderick und Lady Madeline zu Boden fallen, explodiert der blutrote Vollmond. Die Mauern entzweien sich.

Ah! Verdammter! Du hast sie mir genommen!

Es bleibt der alte, tiefe Weiher, in dessen Wasser die Ruinen des Hauses Usher lautlos versinken.

ENDE

Der Teufel im Glockenturm

PERSONEN

Der Bürgermeister. *Etwa 55 Jahre alt, ein wenig pompös und aufgeblasen.*

Jeannette. *Seine Tochter, 16 Jahre alt, naiv und unschuldig.*

Der Glöckner. *40 Jahre alt, traditionsbewusst und ehrenhaft.*

Jean. *Sein Sohn, 18 Jahre alt, leidenschaftlich.*

Der Teufel. *Eine hagere und elegante Erscheinung. Er singt nicht, aber tanzt, schauspielert, spielt Geige und pfeift.*

Chor der Dorfbewohner und deren Kinder.

Die Schullehrerin und Chorleiterin. *55 Jahre alt, Brille, Hut mit großen Blumen. Sehr altmodisch, stiftet Unruhe und Verwirrung.*

ERSTES BILD

Frühlingsmorgen auf dem Platz vor der Kirche eines kleinen holländischen Dorfes. Einfache, unspektakuläre Häuser, hinten links ein kleiner Kanal. Wenige bzw. fast keine Bäume. Dafür viele Tulpen und viel Kohl. Glasklarer Himmel.

1 Prélude

Der Bürgermeister spricht zu den versammelten Dorfbewohnern.

2 Bürgermeister: Hm! Höre mir jeder zu!

Es gibt bei uns drei sehr wichtige Regeln:

Erstens: Man darf keinesfalls mit den guten alten Gewohnheiten brechen.

Zweitens: Alles was von außen kommt, ist schlecht.

Drittens: Wir schwören unseren Uhren und unserem

Kohl die ewige Treue. Natürlich!

Vielen Dank für Ihre Aufmerksamkeit.

Die Dorfbewohner nicken zustimmend und machen sich langsam auf den Heimweg. Ihre Kinder kommen, ein altes französisches Lied singend und tanzend, auf die Bühne. Die Lehrerin versucht sie zu leiten und zu disziplinieren.

3 Kinder:

Könnt ihr Kohl anbauen?

Auf unsere Art, auf unsere Art.

Könnt ihr Kohl anbauen?

Auf unsere Art.

Man baut ihn mit den Füßen an.

Auf unsere Art, auf unsere Art...

Man baut ihn mit der Nase an.

Auf unsere Art, auf unsere Art...

Die Dorfbewohner, die auf der Bühne geblieben sind, hören und schauen dem Chor wohlwollend zu. Die Kinder, jetzt sehr diszipliniert, singen noch einen „Valse des tulipes“ (Tulpenwalzer) und eine schnelle Polka.

4 Tulpenwalzer

5 Polka

Jeannette, die Tochter des Bürgermeisters, betritt die Bühne.

6 Bürgermeister: Ah, Jeannette...

Jeannette: Ja, Papa?

Bürgermeister: Vergiss nicht – du bist sechzehn! Heute

ist der erste Frühlingstag und die Tulpen blühen.

Jeannette: Aber Vater, ich verstehe dich nicht. Weshalb und wovor soll ich mich denn in Acht nehmen?

Bürgermeister: Weil du sechzehn bist und weil es Frühling ist. Weshalb muss ich denn dir das erklären? So – geh jetzt!

Jeannette: Ja, Papa.

Sie geht ab. Der Bürgermeister geht zum Glöckner, welcher am Ufer des kleinen Kanals fischt.

7 Bürgermeister: Guten Tag, Glöckner. Wie geht es Ihnen?

Glöckner: Pst!

Bürgermeister: Gefällt Ihnen das Fischen?

Glöckner: Ja.

Bürgermeister: Beißen sie an?

Glöckner: Nein!

Bürgermeister: Da kann man nichts machen!

Glöckner: Leider ja!

Bürgermeister: Als Glöckner haben Sie aber Glück, so viel Freizeit zu haben!

Glöckner: Ja! Ah ja!

Bürgermeister: Andere hier sind ja immer eingespannt und haben permanente Verpflichtungen.

Glöckner: Ja! Ah ja!

Bürgermeister: Aber solange Sie pünktlich um zwölf Uhr da sind, um die Glocken zu läuten... Sie wissen sicher, wie sehr wir uns auf Sie verlassen.

Glöckner: Ja. Ah ja!

8 Bürgermeister: Das ist eine große Tradition unseres Dorfes. Wir sind immer alle da um zu kontrollieren, ob

unsere Uhren richtig gehen. Ohne Regeln und Regelmäßigkeit wäre das Leben unmöglich.

Glöckner: Ja. Ah ja!

Bürgermeister: Gut dann. Aber bleiben Sie nicht zu lange hier. Ich möchte nicht, dass Sie danach plötzlich in Eile kommen!

Glöckner: Ja. Ah ja! *(Plötzlich spannt sich die Angelrute und der Glöckner zieht einen großen, silbernen Fisch aus dem Wasser.)* Endlich!

Der Bürgermeister geht ab. Während der nächsten Szene beginnt der Glöckner seine Angelutensilien zusammenzupacken. Jean tritt auf. Er schaut um sich. Er hält einen Strauß Tulpen in der Hand. Er sieht Jeannette und schaut sie verliebt an. Dann holt er tief Luft und geht auf sie zu.

9 Jean: Guten Tag, Jeannette.

Jeannette: Guten Tag.

Jean: Ich möchte Ihnen diese Blumen schenken.

Er gibt ihr die Tulpen.

Jeannette: Ich verstehe nicht. Weshalb?

Jean: Weil sie so frisch und schön sind.

Jeannette: Ich verstehe immer noch nicht.

Jean: Ich habe sie auf einem Feld gesehen, und sie haben mein Herz mit Liebe erfüllt.

Jeannette: Liebe für die Tulpen?

Jean *(verlegen):* Auf eine gewisse Art und Weise, denke ich. Diese volle, verführerische Blütenpracht berührt das Herz. Geht es Ihnen nicht auch so? Ruft sie in Ihnen nicht auch wundervolle Gedanken und Hoffnungen hervor? Sie erzählt vom Frühling, von der Jugend und...

Jeannette: Es tut mir leid, aber ich kann mir das alles nicht anhören.

Jean: Aber weshalb? Ich verstehe Sie nicht. Ich wollte

Ihnen den Ort zeigen, wo ich diese wunderbaren Tulpen gefunden habe, und...

Jeannette: Nein, es tut mir leid. Ich kann nicht. Und Sie können nicht.

Sie flüchtet, eilt ihrem Vater nach und lässt dabei ein paar Tulpen fallen. Jean schaut ihr nach. Dann beginnt er langsam und mit verliebttem Blick jede einzelne heruntergefallene Tulpe aufzuheben und zu küssen. Sein Vater nähert sich mit der Angelrute.

10 Glöckner: Komm, wir müssen uns vorbereiten.

Jean: Aber wir haben noch genug Zeit.

Glöckner: Die Zeit vergeht wie im Fluge. Deshalb müssen wir sie gut organisieren und einteilen. Der Bürgermeister lässt mir keine Ruhe, wenn ich nicht bereit bin, um die Glocken zu läuten.

Jean: Man verlangt so viel von Ihnen. Das ist eine enorme Verantwortung. Aber es stimmt – niemand kann die Glocken so gut läuten wie Sie.

Glöckner: Das ist das Resultat von jahrelanger Erfahrung. Ich werde dich lehren, damit du mir es gleich tun kannst. Man muss das Glockenspiel mit großer Vorsicht spielen. Die Leute warten immer gespannt darauf.

Jean: Ich habe nie verstanden, weshalb.

Glöckner: Weshalb was?

Jean: Weshalb sich jeden Tag pünktlich um zwölf Uhr alle Dorfbewohner vor der Kirche versammeln, um ihre Uhren zu richten. Und weshalb das anscheinend genauso wichtig ist wie zu essen. Ich habe andere Städte gesehen, und es ist nirgendwo so wie bei uns. Alle machen sich über uns lustig.

Glöckner: Die wissen nicht, was ihnen entgeht. Wann hat diese Tradition begonnen? Keiner hier weiß das. Es ist zu lange her. Aber unser ganzes Leben baut darauf

auf. Sie ist der Schlüssel zu Ordnung und Stabilität, verhindert Chaos und Faulheit.

Jean: Aber...

Glöckner: Aber... Hundert jetzt mit den ganzen Fragen! Hilf mir nun bei den Vorbereitungen. Verlorene Zeit kann man nicht einholen.

Sie gehen zusammen schnell in Richtung Glockenturm. Die Dorfbewohner strömen auf den Platz. Sie begrüßen sich gegenseitig und verneigen sich. Der Bürgermeister kommt mit seiner Tochter hinzu. Alle warten gespannt. Das Glockenspiel beginnt. Die Leute auf dem Platz ziehen ihre großen Taschenuhren heraus. Die Glocken beginnen zu schlagen und die Dorfbewohner zählen mit.

11 Dorfbewohner: Eins... zwei... drei... vier... fünf... sechs... sieben... acht... neun... zehn... elf... und zwölf. Alles ist gut!... Dreizehn! *(wie wenn sie es nicht glauben könnten)* Die Glocke hat dreizehn Mal geschlagen! Dreizehn? *Das Gesicht des Teufels taucht an der Stelle des Ziffernblattes auf. Alle halten den Atem an. Der Glöckner erscheint, bleich vor Entsetzen.*

12 Glöckner *(schreiend):* Der Teufel! Das ist der Teufel! Ich kann mich nicht bewegen! Der Teufel ist unter uns! *Panik bricht aus. Die Männer fallen auf die Knie, die Frauen krümmen sich zusammen und zittern vor Angst. Plötzlich ist der Teufel unter ihnen. Er ist einfach und ganz schwarz gekleidet. Nur die Krallen an seinen Händen verraten, wer er tatsächlich ist. Er verspottet die Menschenmenge. Er streicht sich an seinem Bart herum und grüßt feierlich den Bürgermeister. Die Dorfbewohner drängen sich zitternd vor Angst zusammen wie eine verschüchterte Tierherde. Dann geht der Teufel auf Jeannette zu und verneigt sich vor ihr. Sie stößt einen hohen Schrei aus. Jean eilt aus dem Glockenturm um sie zu retten. Der Bürgermeister wendet sich an Jean.*

Bürgermeister: Was ist mit eurem Vater? Was denkt er?

Jean: Er ist gefangen. Er kann sich nicht bewegen.

Bürgermeister: Aber es gibt nur eine einzige Hoffnung für uns. Der Teufel hasst den heiligen Klang der Glocken. Man muss unbedingt die Glocken wieder läuten.

Jean: Dann werde ich das machen. *(zum Teufel)* Lassen Sie mich durch!

Er will am Teufel vorbeikommen, aber der versucht immer wieder, ihn daran zu hindern. Als der Teufel sieht, wie fest entschlossen Jean ist, lässt er ihn schließlich mit einer ironischen Verbeugung an ihm vorbei zum Glockenturm. Alle warten gespannt.

Bürgermeister: Lassen wir jetzt die Glocken noch einmal läuten! *(zum Teufel)* Jetzt kommen die guten alten Gewohnheiten zurück und wir brauchen keine Angst mehr vor dir zu haben.

13 *Der Teufel lächelt nur. Die Glocken beginnen zu läuten aber sie klingen, als wären sie gesprungen. Der Teufel kann sich kaum mehr halten vor Lachen. Er zieht aus seinem Mantel eine kleine Geige hervor, stimmt sie und beginnt das traditionelle Motiv des Glockenspiels zu spielen. Er fängt an über dieses Motiv zu improvisieren und es verändert sich langsam in eine gespenstische Gigue. Die Leute beginnen zu tanzen, zunächst noch etwas schwerfällig und ungeschickt. Jean und sein Vater schauen dem ganzen Treiben erschrocken aus dem Glockenturm zu. Die Gigue spielt immer weiter und weiter. Sie zwingt die Leute dem Teufel, welcher Richtung Kanal geht, zu folgen. Dort springt er ans gegenüberliegende Ufer. Die Dorfbewohner versuchen es ihm gleich zu tun. Aber mit der großen Geste, mit welcher ein Dirigent einen Schlussakkord abbricht, hebt der Teufel seinen Geigenbogen und stoppt so den Elan der Dorfbewohner.*

ZWEITES BILD

14 Zwischenspiel

15 Tarantella

Das holländische Dorf hat sich in ein italienisches, hedonistisches und animiertes Dorf verwandelt. So auch die Dorfbewohner. Die Männer haben sich die Hüte verkehrt aufgesetzt, die Frauen die Blusen aufgeklopft und sie zeigen Dekolleté. Sie tanzen eine verrückte Tarantella und fühlen sich sichtlich immer wohler dabei. Der Glöckner wankt oben im Glockenturm und versucht erfolglos herauszukommen. Er schaut

dem Treiben unter sich erstaunt zu. Als die Tarantella endet, sprechen die Dorfbewohner entzückt zueinander.

16 Dorfbewohner *(einer nach dem andern):*

Mir ist ganz schwindlig... Mir auch.

Mein Herz schlägt schnell... Meines auch.

Meine Arme und Beine sind ganz heiß... Meine auch.

Was ist passiert?... Ich weiß es nicht.

Was für eine Freude... Was für ein Vergnügen.

Endlich fühle ich mich frei... Endlich frei.

Egal welche Uhrzeit... Egal wer mich sieht.

Ich bin nicht mehr Herr meiner selbst... Ich auch nicht... Umso besser.

Was ist passiert?... Ich weiß es nicht.

Was für eine Freude... Was für ein Vergnügen.

Endlich bin ich frei... Endlich frei.

Ich will nicht aufhören... Ich auch nicht.

Ich will immerzu tanzen... Immerzu.

Ich bin erschöpft... Umso besser.

Was ist passiert?... Ich weiß es nicht.

Was für eine Freude... Was für ein Vergnügen.

Endlich bin ich frei... Endlich frei.

Der Glöckner schreit zu den Leuten auf dem Platz.

Glöckner: Holt mich hier runter! Ich will mich auch amüsieren!

Aber die Leute verspotten ihn.

17 Jeannette: La, la, la, la...

Jeannette tritt auf. Sie ist wie verwandelt. In der Hand einen Strauß blühender Pfingstrosen in leuchtenden Farben. Sie trällert eine Version der Tarantella, schäkert mit den Männern und schenkt ihnen ihre Pfingstrosen. Jean tritt auf und beobachtet erschrocken die ganze Szene.

Jean: Jeannette, was ist mit Ihnen passiert? Was ist los?

Jeannette, hören Sie mir zu...

Aber sie ignoriert ihn, singt und tanzt weiter und verteilt ihre Blumen.

Jeannette: La, la, la, la...

Jean: Bitte hören Sie mir zu! Das ganze Dorf ist verrückt geworden. Alles hat sich verändert. Vor allem Sie! Wissen Sie überhaupt, was Sie tun? *(Sie ignoriert ihn weiter.)* Jeannette, seien Sie doch bitte nicht so: Ich liebe Sie... *(Sie hält einen Moment inne und schaut ihn an.)* Ja, ich liebe Sie.

Jeannette: Sie lieben mich. Ha, ha, ha...

Sie beginnt wie verrückt zu lachen. In dem Moment, als sich Jean ihr nähert, ertönt ein lauter Pfiff. Es ist der Teufel. Jeannette wendet sich ihm zu und tanzt mit ihm. Jean versucht dazwischen zu gehen, aber das Pfeifen animiert auch die anderen Männer, welche um Jeannette herum sind. Jeannette und die Männer folgen alle dem Teufel. Jean schaut ihnen verzweifelt nach und entschließt sich dann aber, ihnen nachzugehen. Der Bürgermeister tritt auf. Seine großen Gesten und seine Wichtigkeit sind von ihm abgefallen. Er singt und tanzt ein kurzes fröhliches Lied. Bei der Wiederholung zunächst schneller, fällt dann aber wieder ins Anfangstempo zurück.

18 Dorfbewohner: Holà! Holà! Holà! Holà!

Bürgermeister: Vergessen wir unsere Uhren, vergessen wir unseren Kohl! Jetzt ist die Zeit gekommen, um mit den guten alten Gewohnheiten zu brechen.

Jeannette kommt zurück. Sie lacht. Alle Männer folgen ihr. Der Bürgermeister nickt der Menge anerkennend zu. Der Teufel animiert die Leute nach wie vor mit seinem Pfeifen. Zum Schluss kommt auch Jean zurück. Er ist verzweifelt.

19 Dorfbewohner: Holà! Holà! Holà! Holà!

Jean: Ich traue meinen Augen nicht. Ich wollte ja die alten Gewohnheiten ändern, aber nicht so! *(Jeannette tanzt provozierend auf ihn zu.)* Jeannette – zum letzten Mal – ich liebe Sie. Ich liebe Sie aus tiefstem Herzen. Bedeutet Ihnen das nichts?

Der Teufel pfeift. Jeannette lässt Jean stehen und lacht ihn aus. Die anderen stimmen in ihr Lachen ein und dieses Lachen wird immer lauter und bedrohlicher. Jean rennt zum Glockenturm. Der Teufel animiert die Leute

zu einem weiteren verrückten Tanz. Der Bürgermeister mischt sich unter die Menge und alle zusammen stimmen in sein Lied ein.

Bürgermeister und Dorfbewohner: Vergessen wir unsere Uhren, vergessen wir unseren Kohl. Jetzt ist die Zeit gekommen, um mit den guten alten Gewohnheiten zu brechen.

Jean erscheint im Glockenturm. Während auf dem Platz unten das bunte Treiben weitergeht, faltet er die Hände zum Gebet.

20 Jean: Oh Gott, rette uns. Ich habe ein liebendes Herz. Ich war vorhin nicht stark genug. Hilf mir. Hör mir zu. Rette uns, oh Gott! Bitte rette uns!

Er betet und läutet danach die Glocke. Jetzt klingt sie wie gewohnt. Ein einziger Glockenschlag nur. Die Leute halten inne. Der Gesichtsausdruck des Teufels verändert sich. Er zittert. Langsam legt er seine Hände auf die Menschenmenge. Bei jeder dieser Gesten fallen die Leute zu Boden und die Bühne wird von dunklen Wolken eingehüllt. Schließlich ist alles schwarz. Man sieht nur noch den Teufel. Plötzlich verschwindet er in einem roten Lichtkegel... Die schwarzen Wolken heben sich langsam. Als das Licht zurückkommt, ist alles wie im ersten Bild. Das Glockenspiel ertönt wie immer. Der Glöckner läutet die Glocken und alle schauen auf ihre Uhren. Nur Jeannette fehlt. Jean bleibt, wo er ist und schaut zufrieden auf die Veränderungen, die er hervorgebracht hat. Die Dorfbewohner zählen die Glockenschläge.

21 Dorfbewohner: Eins... zwei... drei... vier... fünf... sechs... sieben... acht... neun... zehn... elf... und zwölf. Alles ist gut.

Die Leute atmen befreit auf, während sie ihre Uhren richten und verstauen. Die Dorfbewohner grüßen sich höflich wie im ersten Bild. Die Kinder treten auf und singen ihr Lied aus dem ersten Bild. Sie werden von Jeannette, welche einen Strauß Tulpen trägt, angeführt. Die Lehre-rin ist auch anwesend, aber weniger aufgeregt als im ersten Bild.

22 Kinder *(unaufgeregt, wie ein Chor):*

Könnt ihr Kohl anbauen?
Auf unsere Art, auf unsere Art.
Könnt ihr Kohl anbauen?

Auf unsere Art.
Man baut ihn mit den Füßen an.
Auf unsere Art, auf unsere Art.
Man baut ihn mit der Nase an.
Auf unsere Art...

Während die Kinder singen, geht Jeannette lächelnd auf Jean zu.

Jeannette: Ich habe diese Tulpen auf einem Feld gesehen und sie haben mein Herz mit Liebe erfüllt.

Jean: Wenn sie blühen, berühren sie unser Herz.

Jeannette: Oh ja. Sie rufen in uns große Gedanken und Hoffnungen hervor.

Jean: Sie erzählen vom Frühling...

Jeannette: Und von der Jugend...

Jean und Jeannette: Und von der Liebe!

Jean nimmt die Tulpen. Die beiden umarmen und küssen sich. Die Dorfbewohner schauen ihnen wohlwollend zu. Der Bürgermeister akzeptiert das junge Paar und gibt ihm seinen Segen. Während die Kinder weitersingen, wiederholen Jean und Jeannette das Ende ihres Duettes. Sie umarmen sich wieder. Das Gesicht des Teufels erscheint nochmals kurz auf dem Glockenturm, an Stelle des Ziffernblattes. Der Vorhang fällt.

ENDE DER OPER



William Dazeley
(baritone)
Roderick Usher



Eugene Villanueva
(baritone)
L'ami de Roderick
Le Bourgmestre



Virgil Hartinger
(tenor)
Le Médecin
Jean



Michael Dries
(bass)
Le Haut-sonneur



Lin Lin Fan
(soprano)

*Lady Madeline
Jeannette*

Le **Kammerchor St. Jacobi Göttingen** est un ensemble d'env. 30-40 chanteuses et chanteurs. Il se consacre notamment à la musique a cappella de la Renaissance à notre époque ainsi qu'à la musique baroque selon la pratique d'exécution historique. Mais le Kammerchor interprète aussi de grandes œuvres orchestrales comme les « Vêpres mariales » de Monteverdi ou encore les oratorios de Bach. Des tournées ont été pour le chœur l'occasion de jouer dans de nombreuses villes d'Allemagne et d'Europe, à Saint-Petersbourg, au Brésil et en Crimée. Le Kammerchor est dirigé depuis 2001 par Stefan Kordes.

The **Kammerchor St Jacobi Göttingen** is an ensemble consisting of 30-40 singers with a special focus on a cappella music from the Renaissance up to contemporary works and Baroque music performed according to historically informed practice. The choir additionally performs large-scale works with orchestra such as Monteverdi's "Marian Vespers" and Bach's oratorios. Concert tours have taken the choir to numerous cities in Germany and Europe and also to St Petersburg, Brazil and the Crimea. Since 2001, the choir has been directed by Stefan Kordes.

Der **Kammerchor St. Jacobi Göttingen** ist ein Ensemble von ca. 30-40 Sängerinnen und Sängern. Seine Schwerpunkte liegen auf a cappella Musik von der Renaissance bis zur Moderne sowie Barockmusik in historischer Ausführungsweise. Daneben führt der Kammerchor auch große Werke mit Orchester wie Monteverdis „Marienvesper“ oder die Oratorien Bachs auf. Konzertreisen führten den Chor in zahlreiche Städte Deutschlands und Europas, nach St. Petersburg, Brasilien und auf die Krim. Der Kammerchor wird seit 2001 von Stefan Kordes, Kantor und Organist an St. Jacobi in Göttingen, geleitet.

Riche de plus de 150 ans d'histoire, le **Göttinger Symphonie Orchester (GSO)** peut non seulement s'enorgueillir d'une très longue tradition mais il est aussi, avec plus de 100 concerts et plus de 90 000 auditeurs par an, l'un des orchestres les plus performants du centre et du nord de l'Allemagne.

Des personnalités d'exception comme Richard Strauss, Ferruccio Busoni, Max Reger, Sir Georg Solti, Wilhelm Kempff, Gidon Kremer, Martha Argerich, Heinrich Schiff ou Rudolf Buchbinder ont accompagné son cheminement musical. Des artistes tels que Simone Kermes ou Frank Peter Zimmermann sont régulièrement invités à Göttingen.

Depuis 2005, Christoph-Mathias Mueller dirige l'orchestre qui rassemble des musiciens de 23 nations. Des récompenses – dont un ECHO Klassik Award 2013 pour le CD « Russian Trumpet Concertos » (MDG) – soulignent la renommée de l'ensemble et de son directeur en chef. Invitations à de grands festivals et tournées internationales – une tournée en Chine avec six concerts pendant la saison 2014/2015 entre autres – démontrent l'estime dont jouit l'orchestre à l'étranger aussi.

The **Göttinger Symphonie Orchester (GSO)** looking back on 150 years of history is one of the orchestras with the longest-standing traditions and one of the most successful ensembles within central and northern Germany with over 100 concerts each year and a total annual audience capacity exceeding 90 000.

Distinguished personalities including Richard Strauss, Ferruccio Busoni, Max Reger, Sir Georg Solti, Wilhelm Kempff, Gidon Kremer, Martha Argerich, Heinrich Schiff and Rudolf Buchbinder have worked with the orchestra and artists such as Simone Kermes and Frank Peter Zimmermann are currently regular guests in Göttingen.

In 2005, Christoph-Mathias Mueller was appointed as chief conductor of the orchestra which includes musicians from 23 different nations. The excellent reputation of the orchestra and its chief conductor is underlined by awards such as the ECHO Klassik Award in 2013 for the CD "Russian Trumpet Concertos" (MDG). The orchestra is in great demand both in Germany and abroad at major music festivals and has received numerous invitations to undertake international tours – for example a trip to China with six concerts during the season 2014/2015.

Mit seiner über 150-jährigen Geschichte zählt das **Göttinger Symphonie Orchester (GSO)** nicht nur zu den traditionsreichsten Orchestern, sondern mit über 100 Konzerten und mehr als 90.000 Zuhörern pro Jahr zugleich zu den erfolgreichsten Klangkörpern im gesamten mittel- und norddeutschen Raum.

Herausragende Persönlichkeiten wie Richard Strauss, Ferruccio Busoni, Max Reger, Sir Georg Solti, Wilhelm Kempff, Gidon Kremer, Martha Argerich, Heinrich Schiff oder Rudolf Buchbinder gehören zu seinen musikalischen Weggefährten. Künstler wie Simone Kermes oder Frank Peter Zimmermann gastieren regelmäßig in Göttingen.

Seit dem Jahr 2005 leitet Christoph-Mathias Mueller das Orchester, das Musiker aus 23 Nationen umfasst. Auszeichnungen – wie ein ECHO Klassik Award 2013 für die CD „Russian Trumpet Concertos“ (MDG) – unterstreichen das Renommee des Klangkörpers und seines Chefdirigenten. Einladungen zu bekannten Musikfestspielen sowie internationale Tourneen – in der Spielzeit 2014/2015 etwa eine Reise nach China mit sechs Konzerten – unterstreichen die Wertschätzung, die das Orchester auch im Ausland erhält.



Christoph-Mathias Mueller s'est imposé sur la scène internationale en 2000 en remportant le concours de direction de Cadaqués en Espagne. De 2001 à 2005, il a été l'assistant de Claudio Abbado pour l'Orchestre de la jeunesse Gustav Mahler ainsi qu'« Assistant Conductor » auprès de l'Orchestre du festival de Lucerne. Pendant la saison 2004/2005, Mueller a été le directeur musical du Cairo Symphony Orchestra.

Il a été par la suite invité à diriger de grands orchestres tels que le Russian National Orchestra, l'Orchestre National de Lyon, l'Orchestre Philharmonique du Luxembourg, l'Orchestre de Chambre de Lausanne, le Tonhalle-Orchester Zürich, le Deutsches Symphonie Orchester Berlin, la Staatskapelle Weimar, le SWR-Sinfonieorchester, le BBC National Orchestra of Wales et le Scottish Chamber Orchestra. Il a dirigé au Théâtre Bolchoï de Moscou la « Chauve-souris » et le « Chevalier à la Rose ».

Avec le Göttinger Symphonie Orchester, Mueller a publié des enregistrements sur CD pour les labels MDG, Capriccio, Telos, Cybele, Cedille et RCA. Il a dirigé le Concerto Köln pour le CD « Bel Canto » avec Simone Kermes (Sony).

Christoph-Mathias Mueller's international breakthrough came with the first prize awarded at the conducting competition in Cadaqués (Spain) in 2000. From 2001 to 2005, he was assistant conductor to Claudio Abbado at the Gustav Mahler Youth Orchestra and then to the Lucerne Festival Orchestra. Mueller was also artistic director of the Cairo Symphony Orchestra during the season 2004/2005.

He subsequently made guest appearances with major orchestras including the Russian National Orchestra, the Orchestre National de Lyon, the Orchestre Philharmonique du Luxembourg, the Orchestre de Chambre de

Lausanne, the Tonhalle-Orchester Zürich, the Deutsches Symphonie Orchester Berlin, the Staatskapelle Weimar, the SWR-Sinfonieorchester, the BBC National Orchestra of Wales, and the Scottish Chamber Orchestra. He conducted "Die Fledermaus" and "Der Rosenkavalier" at the Bolshoi Theatre in Moscow.

Mueller has made CD recordings with the Göttinger Symphonie Orchester for the labels MDG, Capriccio, Telos, Cybele, Cedille and RCA. As guest conductor he directed Concerto Köln on the CD "Bel Canto" featuring Simone Kermes (Sony).

Christoph-Mathias Mueller gelang der internationale Durchbruch im Jahr 2000 mit dem Gewinn des Dirigierwettbewerbs in Cadaqués (Spanien). Von 2001 bis 2005 war er unter Claudio Abbado Assistenz-Dirigent des Gustav Mahler Jugendorchesters und danach beim Lucerne Festival Orchestra. Während der Saison 2004/2005 hatte Mueller die künstlerische Leitung des Cairo Symphony Orchestra inne.

In der Folge gastierte er bei bedeutenden Orchestern wie dem Russian National Orchestra, Orchestre National de Lyon, Orchestre Philharmonique du Luxembourg, Orchestre de Chambre de Lausanne, Tonhalle-Orchester Zürich, Deutsches Symphonie Orchester Berlin, Staatskapelle Weimar, SWR-Sinfonieorchester, BBC National Orchestra of Wales und Scottish Chamber Orchestra. Am Bolshoi Theater in Moskau leitete er die Opern „Die Fledermaus“ und „Der Rosenkavalier“.

Mit dem Göttinger Symphonie Orchester veröffentlichte Mueller CD-Aufnahmen bei den Labels MDG, Capriccio, Telos, Cybele, Cedille und RCA. Als Gastdirigent leitete er das Concerto Köln bei der CD „Bel Canto“ mit Simone Kermes (Sony).



GÖTTINGER
SYMPHONIE
ORCHESTER



PANCLASSICS

PC 10342